



Une fête dont la mode ne passe pas

Meliha Serbes
> P. 3

Les relations économiques et culturelles entre la Türkiye et la France : à la fois historiques et résolument tournées vers l'avenir



> P. 7

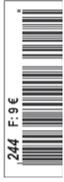
« La Turquie joue un grand rôle dans mon histoire familiale »

Deux ans après sa prise de fonction comme Ambassadrice de la République française en Turquie, S.E. Isabelle Dumont a accepté de répondre à nos questions. C'est le moment de faire un bilan de son mandat et des relations entre l'Europe et la Turquie.



> P. 9

Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX ANNIVERSAIRE 20 ANS



Dr Demir Fitrat Onger : une vie au service de la médecine et du dialogue culturel franco-turc

> P. 4

100 TL - 9 euros



www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 244, Juillet 2025



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

Enseigner aujourd'hui, former demain

Installé en Turquie depuis vingt-cinq ans, Alexandre Abellan, fort de quatorze années d'expérience à la direction d'établissements bilingues - d'abord au lycée Sainte-Pulchérie et depuis 2021, à Notre-Dame de Sion - défend une approche éducative qui prépare les élèves à un monde en constante évolution, tout en cultivant des valeurs d'excellence, de solidarité et d'ouverture. Rencontre.

Le lycée Notre-Dame de Sion est un établissement bilingue. Quels sont, selon vous, les bénéfices concrets d'un tel enseignement pour les élèves ?

L'enseignement bilingue développe une souplesse cognitive. Passer d'une langue à l'autre implique aussi de naviguer entre deux visions du monde, deux structures de pensée, deux cultures. Cela confère aux élèves une véritable profondeur d'esprit.



Toutefois, cela demande rigueur et exigence : certaines nuances, certaines formulations n'ont pas d'équivalent d'une langue à l'autre. Apprendre une langue, c'est apprendre une autre manière de voir et d'interpréter le monde. Le bilinguisme forge ainsi une posture intellectuelle qui modifie même la relation à son propre pays d'origine.

> P. 6

Horreurs de la guerre



Jusqu'à présent, ils n'avaient jamais été confrontés aux horreurs de la guerre sur leur propre territoire...



Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Au moment où vous lirez cet article, je peux déjà prévoir que bon nombre des éléments évoqués auront probablement perdu de leur actualité. J'ai souvent souligné dans cette chronique combien il est difficile, voire impossible pour une publication mensuelle de commenter les développements de dernière minute. Malgré tout, je tiens à aborder les deux sujets les plus importants de ces derniers jours. J'espère qu'au moment où vous lirez ces lignes, cette guerre majeure au Moyen-Orient sera terminée, et que le journaliste francophone Fatih Altaylı aura retrouvé sa liberté.

La guerre

Tous les services de renseignement occidentaux, y compris la CIA, ont déclaré publiquement que les Iraniens n'étaient pas engagés dans la fabrication d'une arme nucléaire. L'Iran, pays neutre depuis plus d'un siècle, a insisté sur le fait qu'il n'y avait pas alors

de menace immédiate et substantielle pour justifier l'attaque israélienne. C'est un fait de droit international. Ils tenaient encore ce discours il y a quelques semaines. Il n'y avait donc pas - il n'y a jamais eu - de justification valable pour une attaque préventive. Car, pour qu'une attaque préventive soit conforme au droit international, la menace qu'elle vise à prévenir doit être immédiate et substantielle.

Malgré ce constat, les premières heures du 13 juin 2025, les Forces de défense israéliennes ont attaqué des dizaines d'installations nucléaires iraniennes, des bases militaires, des infrastructures stratégiques ainsi que des commandants militaires clés, parmi lesquels figuraient certaines cibles inattendues pour Téhéran. Et, le dimanche 22 juin, les Américains ont bombardé des sites nucléaires iraniens. Les États-Unis ont visé trois sites : Fordo, Natanz et Ispahan, selon le président Trump.

Donald Trump a déclaré ensuite que les États-Unis avaient mené une attaque aérienne massive visant trois installations nucléaires. Une « charge complète de bombes » aurait été larguée sur le site de Fordo, selon ses propos. Il affirme que tous les avions engagés ont quitté l'espace aérien iranien.

> P. 5



Un expert-comptable à Paris : Mehmet Ali Boduk

> P. 8

Retour sur...

Être transféré ? C'est facile ! Derya Adıgüzel, p. 5

Le Cri des papillons (Kelebeklerin Çılgılığı), Gözde Kurt, p. 10

Place aux reines, Eren Paykal, p. 11

Tahin : la gastronomie libanaise à Istanbul



> P. 10

Visualiser l'invisible : le pouvoir narratif de la photographie



Prof. Sefa Çeliksap > P. 2

Visualiser l'invisible : le pouvoir narratif de la photographie

Dans les sociétés ayant adopté le système islamique, l'interdiction de représenter des êtres humains ou d'autres créatures, voire l'interdiction totale de l'art, a privé ces sociétés de la pensée analytique et de la culture du design. Ce résultat a entravé leur industrialisation et leur progrès par la production, tout en provoquant une forme de schizophrénie culturelle freinant l'exploration, l'apprentissage et la création, et donc le recul de la science.

Le peuple turc, première société musulmane à découvrir la photographie à la fin de l'Empire ottoman, a pu se voir à travers les yeux de ses citoyens d'origine grecque et arménienne. Cette invention, qui a attiré l'attention de la cour impériale, est devenue populaire. L'accent mis sur l'éducation scientifique dans les écoles militaires a amené les jeunes officiers turcs à s'intéresser à la photographie. Cela a permis d'enregistrer des événements tels que l'occupation d'Istanbul (16 mars 1920), contribuant à la construction de la mémoire sociale.

La jeune République de Turquie, fondée par Mustafa Kemal Atatürk, a largement utilisé la photographie pour diffuser la pensée scientifique et documenter les efforts de modernisation. En établissant une conception artistique, elle a accéléré la sortie du retard sociétal, séparé les affaires religieuses de l'État et surmonté un retard perçu comme une malchance sociologique. Bien que la peinture soit religieusement interdite, la photographie, découverte en 1839 par l'Académie des Sciences française, fut rapidement acceptée à la cour ottomane. Atatürk, comprenant l'importance de documents visuels comme preuves des luttes et réformes, s'entou-

rait toujours de photographes et caméramans. Grâce à cette documentation, il a empêché la négation des réalités vécues. Aujourd'hui, l'ascension de l'intelligence artificielle est significative. Les débats sur le statut artistique de la photographie sont dépassés. Mon parcours académique et professionnel a contribué à l'internationalisation de mes travaux. Je privilégie une photographie conçue autour d'idées, en harmonie avec la vie moderne. Je cherche à représenter une interprétation de la réalité plutôt que la réalité elle-même, en traitant des thèmes sociaux, psychologiques, politiques ou philosophiques. Le processus de création thématique, nourri par l'interdisciplinarité entre art et philosophie, exige responsabilité et engagement.



Theodor W. Adorno définit l'art comme un abri ; dans *La Dialectique de la raison*, coécrit avec Max Horkheimer, il soutient que l'art se referme sur lui-même. Cette idée d'un art comme évasion du réel crée une contradiction avec la société. Zygmunt Bauman voit l'art comme une tentative de donner du sens au monde chaotique de l'individu moderne.

L'artiste en quête de sens peut poursuivre l'instant photographique pour apaiser une douleur existentielle. Le concept central de mes photographies naît de l'instant-présent, mais ma conception personnelle du temps et de l'espace transforme cet instant en termes de couleur, forme et texture. Dans mes travaux, aucune intelligence artificielle n'est utilisée. Chaque image est finalisée dans l'appareil photo.

Avec l'évolution de la philosophie et des technologies, l'art conceptuel a modifié la perception de l'artiste et de son rapport au monde. L'obligation de copier le réel a disparu. L'artiste s'est tourné vers son monde intérieur. Cela a contribué à l'émergence de l'art conceptuel, interrogeant les critères classiques de la « bonne photographie » dans un nouveau cadre esthétique. Les attentes en matière de



beauté photographique ont évolué.

La photographie conceptuelle est l'art de visualiser la pensée. Elle transforme une idée abstraite en image concrète, établissant une forme de communication télépathique avec le spectateur. Elle dépasse la simple recherche de beauté pour devenir un outil d'expression profonde.

Visualiser l'invisible est au cœur de ma conception photographique. En 2016, j'ai organisé l'exposition *Light Gate* au CERN, Genève, dans le cadre de CERN Accelerating Science, avec l'Université d'Istinye (Turquie). Dans mes travaux, je maintiens l'abstraction et l'usage de métaphores, explorant des thèmes comme l'identité, la mémoire, la migration, le corps, la nature, la technologie, le genre, le temps, le traumatisme, l'IA et l'aliénation.

Je ressens aussi le besoin de réévaluer mes préoccupations sociales avec un regard critique. En réponse à l'érosion politique de la Turquie laïque, j'ai présenté l'œuvre expérimentale *Soyut Gerçek-Ata*, reflet de la marque laissée dans mon âme, lors d'une exposition collective.

(a+A UNESCO – Association Internationale des Arts Plastiques, partenaire de l'IAA / AIAP)

* Prof. Sefa Çeliksap



Michael Emami

Le choc des titans de l'art, Michel-Ange et Raphaël

À l'époque de la Renaissance, alors que les mondes de l'art et de

la sculpture s'entrechoquaient avec une vigueur vivifiante, deux géants de cette époque s'affrontaient avec une âpreté telle que nous en parlons encore. La rivalité entre Michelangelo Buonarroti et Raphaël Sanzio fut l'une des querelles les plus intenses, les plus célèbres et les plus personnelles de l'histoire de l'art. Tous deux titans incontestés de leur époque, leurs relations furent ouvertement marquées par la jalousie, la confrontation et le dédain mutuel, en particulier de la part de Michel-Ange.

Certains historiens pensent que l'animosité de Michel-Ange envers Raphaël date de l'époque de leur ascension simultanée au début des années 1500 à Florence, en Italie, et que le pape lui-même l'a allumée au Vatican en encourageant leur création d'œuvres d'art, donc leur émulation. Michel-Ange, à l'époque, était déjà un sculpteur et peintre célèbre, et avait établi sa réputation avec des œuvres comme *La Pietà* et *David*.

Raphaël, une figure plus jeune et charismatique, est entré sur la scène artistique romaine en 1504 et a rapidement gagné la faveur du pape Jules II en raison de son immense talent pour peindre des sujets religieux. En 1508, Raphaël a été

chargé de peindre des fresques dans la bibliothèque privée du pape au Vatican, battant Michel-Ange et même Léonard de Vinci pour cette même commande.

Cette commande fut un tournant pour Raphaël car il acquiesça une influence et une notoriété significatives au Vatican. Les fresques de Raphaël, en particulier L'École d'Athènes, ont été largement acclamées. Les critiques et les mécènes ont commencé à le comparer favorablement à Michel-Ange, louant la distance de Raphaël par rapport au maniérisme par son utilisation de figures plus réalistes, caractérisées par la grâce, la couleur et la composition. Giorgio Vasari, le biographe de la Renaissance, a même noté que certains considéraient Raphaël supérieur en peinture, en particulier par son utilisation de la couleur, l'exposition et plus de concentration sur la peinture de l'arrière-plan d'un tableau.

Michel-Ange, connu pour sa fierté et sa sensibilité, ainsi que pour son style unique de maniérisme, n'a pas du tout bien pris cela, et selon certains récits, il y a eu confrontation physique entre les deux. La rivalité s'est intensifiée lorsque Raphaël a inclus dans *L'École d'Athènes* un personnage qui ressemblait indubi-

tablement à Michel-Ange. Le philosophe Héraclite, dépeint comme sombre et solitaire, avait les traits de Michel-Ange et était peint dans une pose mélancolique. Héraclite était connu comme « le philosophe qui pleure », et le portrait de Raphaël soulignait la réputation austère et peu sociable de Michel-Ange.

Le ressentiment de Michel-Ange s'est intensifié lorsque Raphaël, avec l'aide de l'architecte pontifical Bramante, aurait obtenu un accès non autorisé à la chapelle Sixtine pendant que Michel-Ange y peignait le plafond. Raphaël aurait utilisé cet aperçu pour adapter son style, incorporant des figures plus musclées et dynamiques rappelant l'œuvre de Michel-Ange - et ce dernier accusa ouvertement Raphaël de le copier.

Des différences de personnalité ont également alimenté la querelle entre les deux titans. Raphaël était sociable, charmant et apprécié dans les cercles de la cour. Michel-Ange, en revanche, était reclus, capricieux et profondément religieux. Il menait une vie austère, en ermite. Le succès facile et le style de vie libre et aisé de Raphaël irritèrent probablement Michel-Ange, qui se considérait comme un serviteur souffrant de l'art divin.



Même après la mort prématurée de Raphaël en 1520 à l'âge de 37 ans, l'amertume et la rancœur de Michel-Ange persistèrent. Il dit un jour, comble de l'injustice : « Ce qu'il avait de l'art, il l'avait de moi »...

Cette rancune tenace souligne à quel point Michel-Ange se sentait menacé par le talent et la popularité de Raphaël, sans parler de sa jalousie envers son apparence élégante, prisée par les femmes de la noblesse. En substance, la haine de Michel-Ange pour Raphaël provenait d'un puissant mélange de rivalité professionnelle, d'insécurité personnelle et de tempéraments conflictuels. Leur querelle n'était pas seulement une question d'art ou de génie artistique, que tous deux possédaient. Il s'agissait d'héritage, de reconnaissance et de défauts humains auxquels même les artistes les plus renommés ne pouvaient échapper.



Meliha Serbes

MODE

J'écris chaque mois sur la mode. Mais il ne faut pas réduire ce concept aux seuls vêtements ou styles vestimentaires. La mode, c'est tout ce qui devient populaire à une époque donnée : une coque de téléphone, une couleur, un refrain de chanson, un plat, un type de café, un style de vie, voire un comportement...

Selon le *Dictionnaire de la Langue Turque*, « être à la mode » signifie qu'une chose devient courante, adoptée par la société. À l'inverse, « passer de mode » signifie perdre de l'intérêt, devenir obsolète.

J'ai passé la fête avec ma famille. Certaines habitudes ne passent jamais de mode, même au fil des années. Pour nous, les fêtes sont des moments où certaines traditions se répètent fidèlement. Le premier jour, nous nous retrouvons en famille restreinte. Le deuxième jour, nous allons au village rendre visite à nos proches : d'abord les tantes de mon père, ensuite les oncles de ma mère, et

Une fête dont la mode ne passe pas

enfin mon oncle. Si la fête tombe en été, une sortie à la montagne est incontournable. En automne ou en hiver, elle est parfois annulée, mais les autres rituels restent inchangés. En moyenne, je vois environ 150 membres de ma famille à chaque fête. Comme nous sommes une grande famille, nos traditions perdurent plus solidement.

Le village de mon père est l'un des rares endroits encore verdoyants d'Anatolie centrale. J'ai appris, lors d'une conversation avec des gardes forestiers, qu'il est situé à flanc de colline, au bord de la seule forêt de la région. Quand j'étais enfant, il n'y avait pas de patrouilles forestières. Les arbres morts ou desséchés étaient laissés tels quels. Depuis une dizaine d'années, une gestion forestière plus structurée s'est mise en place. Les arbres morts sont désormais abattus de manière contrôlée et soigneusement empilés. Les nouveaux arbres sont plantés avec précision, selon un alignement



qui permet non seulement de prévenir les incendies, mais aussi d'apporter une harmonie visuelle.

Nous n'allons pas en forêt pour pique-niquer, mais pour cueillir des champignons. On y trouve aussi des noisetiers, des églantiers, des aubépines, des poiriers sauvages et des ronces. Mais ce sont les champignons qui rendent cette activité si excitante. Dès qu'il pleut et que le soleil pointe, ils poussent très rapidement. On les trouve généralement au pied des pins, près des buissons ou dans l'herbe plus foncée. Lorsqu'on en trouve un, il y en a presque toujours un autre juste à côté.

Enfant, ramasser des champignons me semblait être un jeu de cache-cache. Trouver un champignon caché dans la terre, le détacher délicatement, respirer son parfum... c'était un bonheur indescriptible.

Dans notre village, les champignons portent des noms locaux : *evlek*, *evlek* jaune, *evlek* noir, *yeryaran*, *foskulak*,



morille, champignon des pins... Il existe aussi des espèces toxiques, mais nous avons appris à les reconnaître à leur apparence et à leur texture.

Ma grand-mère avait une méthode bien à elle - que nous adorions - pour les identifier : « Souffle sur les lames du champignon. Si un son en sort, tu peux le manger ; sinon, surtout pas ! » Mon grand-père s'y opposait toujours, mais ma grand-mère la pratiquait avec le plus grand sérieux. Nous, les enfants, riions de leurs petites disputes pleines de tendresse.

Parfois, la vraie mode ne réside pas dans la nouveauté, mais dans ce que l'on réussit à préserver du passé.



Dr Olivier Buirette

En juillet 2022, nous avons publié un article dans ces colonnes intitulé *Edi Rama et la modernisation tranquille de l'Albanie*. Qu'en est-il trois ans plus tard ? Nous vous proposons ici d'aborder ce nouveau point d'étape sur cette longévité politique notable dans les Balkans.

Edi Rama succéda à l'emblématique Sali Berisha en 2013. Ce dernier était resté au pouvoir pendant huit ans depuis 2005 et avait été auparavant président du pays des aigles (cet autre nom pour désigner l'Albanie) de 1992 à 1997, s'inscrivant ainsi comme un des personnages historiques de la sortie de l'Albanie d'une ère communiste de plus de 40 ans sous Enver Hodja de 1944 à 1985. Autant dire qu'en 2022, nous en étions à neuf ans de pouvoir pour Edi Rama. Nous en sommes à présent à 12 années pour l'ancien maire de Tirana. À la tête d'une coalition social-démocrate, celui-ci devait entamer un train de réformes importantes poursuivant l'ouverture vers l'Occident et l'Union européenne de ce petit pays de 2,5 millions d'habitants - qui n'est pas le plus petit de la région, il est utile de le rappeler ici.

Edi Rama et l'Albanie après 12 ans de pouvoir



Ce que l'on peut dire également, c'est que cette politique n'est pas toujours bien ressentie par la population albanaise, surtout après un long pouvoir jugé de plus en plus autoritaire : car il s'inscrit dans la durée depuis quatre élections législatives, la dernière remontant à sa reconduction lors du scrutin du 11 mai 2025 qui l'opposait à son vieux rival Sali Berisha à la tête d'une coalition de droite promettant la relance économique. Le programme d'Edi Rama étant axé de son côté sur son bilan avec une promesse d'entrée dans l'Union européenne et la poursuite de l'ouverture vers le monde occidental.

Les derniers décomptes devaient donner plus de 80 sièges sur les 140 du parlement albanaise. On rappellera les résultats de 2013 (84 sièges), de 2017 (74 sièges) et de 2021 (74 sièges).

Le 16 mai, c'est donc Edi Rama qui devait accueillir le sommet de la Communauté politique européenne dont la 6^e réunion depuis sa création en 2022 devait se tenir justement à Tirana, après celles de Prague, de Mimi en Moldavie, de Grenade, de Woodstock et de Budapest.

Comment ne pas y voir une concrétisation pour l'œuvre accomplie, renforçant

encore l'image d'une Albanie-pôle de stabilisation dans une région où les tensions se poursuivent - comme encore récemment en Republika Srpska ou encore avec le Kosovo voisin, où la majorité de la population est albanaise et où les tensions subsistent, avec une Serbie elle-même traversée par un important mouvement de contestation interne comme

nous l'avons abordé dans un précédent article ?

La longévité de son pouvoir devra sans doute relever sur le plan intérieur le défi des multiples accusations d'autoritarisme, mais aussi des effets négatifs d'une politique jugée souvent comme trop libérale, comme celle permettant la concurrence entre les universités et leur ouverture au marché, ce qui provoqua une augmentation des frais de scolarité. Sur le plan extérieur, après la levée en 2008 de l'obligation des visas Schengen et depuis l'adhésion du pays à l'OTAN en 2009, la réussite est la validation de la candidature à l'entrée dans l'UE en 2014 et la perspective de son entrée à l'horizon 2030. Toutefois, pour cette nouvelle législature, l'Albanie devra sans doute poursuivre sur les plans économique, social et politique la composition des rela-

tions diplomatiques avec la Turquie voisine qui a toujours soutenu Tirana, mais aussi avec la nouvelle donne de dérégulation internationale que les États-Unis ont mise en place depuis le retour de Donald Trump aux affaires début 2025. Dans cette optique, on notera aussi l'accord d'extraterritorialité signé avec l'Italie de Georgia Meloni en 2023 pour la rétention de migrants en situation illégale. De nombreux défis donc mais surtout une nette victoire pour cette 4^e réélection qui font, à n'en pas douter, que l'Albanie comptera plus que jamais dans la stabilisation de la région dans les années à venir.



Uludağ İçecek Türk A.Ş. tescilli markasıdır.

Dr Demir Fıtrat Onger : une vie au service de la médecine et du dialogue culturel franco-turc

Installé à Paris depuis 1961, le Dr Demir Fıtrat Onger est une figure emblématique de la communauté turque en France. Cardiologue de profession, il s'est également imposé comme un acteur incontournable de la vie culturelle franco-turque, œuvrant sans relâche pour promouvoir les arts, le patrimoine et le dialogue interculturel.



Il avait pris l'Express Saint-Plon depuis Sirkeci, un trajet de trois nuits et deux jours, sans wagon-restaurant, seulement des réchauds à alcool pour se réchauffer. C'était vraiment une expédition. À 17 ans et demi, il est enfin arrivé à la gare de Lyon. Là, la belle-sœur de mon professeur l'attendait. Sa famille lui avait réservé un hôtel à Jussieu, juste en face de leur appartement. Dès son arrivée, il se rendit à la faculté de médecine pour s'inscrire. Ses études étaient financées par ses deux parents, toutes deux pharmaciennes, avec 680 francs par mois. « À l'époque, nous étions seulement sept étudiants turcs à Paris », raconte le Docteur Onger.

Un pionnier de la cardiologie turque en France

Formé à la faculté de médecine de Paris,

le Dr Onger s'est spécialisé en cardiologie. En 1980, il ouvre son propre cabinet médical dans la capitale, devenant l'un des tout premiers cardiologues turcs à exercer en France. Son parcours se poursuit en 1989 avec la co-fondation de la clinique **Agena** à Nemours, en partenariat avec un confrère français - une initiative qui illustre sa volonté de créer des ponts entre les pratiques médicales des deux pays. En 2022, fidèle à son engagement pour la santé publique, il anime des conférences sur les maladies cardiovasculaires auprès des associations turques de la région parisienne, dernièrement au siège de la branche française du Parti Républicain Populaire (CHP). Il a abordé des problématiques telles que l'hypertension, la prévention et les soins adaptés aux communautés immigrées.

Une passion pour la culture turque

Au-delà de la médecine, le Dr Onger s'est engagé très tôt dans la vie culturelle. En 1984, il fonde le Centre culturel d'Anatolie, véritable espace de rencontres et de diffusion culturelle. Sous sa direction, le centre organise des expositions, conférences et événements mettant à l'honneur les artistes turcs vivant en France. Il offre ainsi à des noms comme Selim Turan, Mübin Orhon ou encore Hakkı Anlı une visibilité précieuse sur la scène artistique française.

Sa passion pour l'art se reflète également dans sa collection personnelle, dévoilée en 2012 dans l'ouvrage *Un médecin, un homme, une collection*. Ce livre met en lumière une riche sélection d'œuvres qui témoignent de l'identité multiple de l'artiste et du collectionneur.

Sur l'éducation et la situation des jeunes Turcs en France :

« En termes de niveau de baccalauréat, les enfants d'immigrés turcs se retrouvent en septième position. Pour vous donner une idée, les Chinois atteignent un taux de réussite de 72 %, tandis que nous, les Turcs, ne sommes qu'à 12 %. Beaucoup de nos jeunes hommes finissent par travailler comme manoeuvres dans le bâtiment, et très peu poursuivent des études supérieures. En conséquence, notre niveau éducatif reste globalement très bas.

Sur le plan financier, notre communauté est l'une des plus vulnérables. Trois secteurs principaux

dominent nos activités économiques : la restauration rapide, la retouche de vêtements, et bien sûr, le bâtiment. Dans ce quartier, par exemple, on trouve six retoucheurs. Ces secteurs sont des occupations traditionnelles pour beaucoup d'entre nous, mais cela reste insuffisant pour garantir une amélioration de notre situation générale.

Il faut aussi souligner que la communauté turque est traversée par de nombreuses divisions internes. Actuellement, environ 60 à 70 % de la communauté turque en France est influencée par le parti politique au pouvoir en Turquie. Cela a un impact sur notre niveau intellectuel et notre engagement civique, qui demeure relativement faible. Il est important de l'admettre, même si certains individus issus de notre communauté se distinguent positivement.

Nous sommes environ 800 000 Turcs en France, mais nous restons peu représentés dans les postes décisionnels. Certains, comme des préfets ou des diplomates, sont d'origine turque, mais ils ne mettent souvent pas en avant leurs racines. C'est également le cas de quelques politiciens, comme Agnès Evren, qui est sénatrice. Je connais bien sa famille, dont j'ai soigné les membres. Agnès est une femme d'origine turque, issue d'une famille nombreuse, mais elle n'a pas de liens particuliers avec la communauté. C'est un peu le même phénomène en Allemagne, où les membres de la communauté turque restent souvent à l'écart des structures de pouvoir. »



Une voix intellectuelle engagée

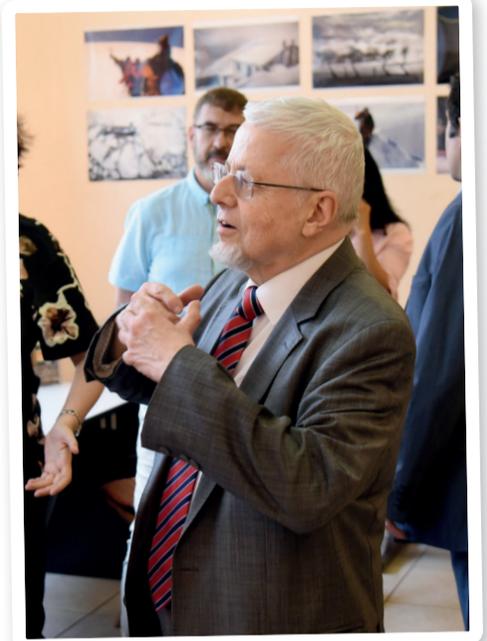
Le Dr Onger a participé à plusieurs publications collectives, dont *Regards sur Atatürk* (1998), *Un médecin, un homme, une collection* (2012), *France-Turquie : une relation complexe* (2020).

À travers ces écrits, il explore les dimensions historiques, culturelles et personnelles de la relation franco-turque.

Un engagement associatif durable

Acteur associatif de premier plan, le Dr Onger siège au conseil d'administration du Comité France-Turquie et occupe la vice-présidence de l'Union des Associations culturelles turques de France. Il a également été vice-président de l'Union

des Anciens des Écoles françaises de Turquie, confirmant son attachement au dialogue entre les deux pays.



Lorsqu'on lui demande si le gouvernement soutient financièrement le Centre culturel d'Anatolie, notamment sous forme de subventions pour l'association, la réponse du Dr Demir Onger est sans équivoque : « Pas du tout, absolument pas. Pourquoi ? Pas un centime. C'est une association régie par la loi de 1901... Non, non... Pourquoi voudriez-vous qu'ils financent le Centre culturel d'Anatolie ? Autrefois ils finançaient une autre structure, c'était différent. Elle recevait des fonds dans le cadre de l'intégration des travailleurs immigrés. Mais notre centre, lui, ne s'adresse pas aux travailleurs immigrés. Il vise principalement le public français. Il n'y a donc pas de problématique d'intégration, et c'est précisément pour cela que nous ne bénéficions d'aucun financement. »

À propos des cours de langue

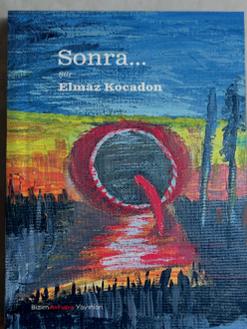
Le Dr Demir Onger évoque ensuite, avec une certaine fierté, le succès de l'école de langue du centre : « Nous avons une école de langue très populaire. Chaque année, entre 145 et 180 élèves y sont inscrits. Les cours ont lieu tous les soirs, avec deux sessions : une à 18h 30 et une autre à 20h 30. Nous proposons aussi des cours à distance, notamment pour ceux qui résident en province - nous avons par exemple quelques élèves à Bordeaux.

Le profil de nos apprenants est très varié. Il y a d'abord les couples mixtes : un Français qui apprend le turc parce que sa femme est turque, ou inversement. Ensuite, nous avons des diplomates - comme l'ancien consul général de France à Istanbul - mais aussi des gendarmes français qui apprennent le turc pour faciliter leur collaboration avec leurs homologues turcs, notamment dans la lutte contre le narcotrafic. Et enfin, il y a aussi des hommes d'affaires, des diplomates en partance pour la Turquie... Bref, c'est un public très diversifié. »

* Propos recueilli par Hüseyin Latif

“ Gecenin kucağına oturdum
ve yalnızca karanlıkla konuştuğum
dost olduk birbirimize
sonra...
Yorgan gibi çektim onu üstüme
ikimiz kaybolduk
birbirimizin içinde.
Seher vaktinde
güneşi beklerken
yalnızdım gene. ”

elmaz
kocadon



Horreurs de la guerre

(Suite de la page 1)

« Nous avons mené à bien notre attaque contre les trois sites nucléaires iraniens : Fordo, Natanz et Ispahan. Tous les avions sont désormais en dehors de l'espace aérien iranien. Une charge complète de bombes a été larguée sur le site principal, Fordo. Tous les avions sont rentrés à la base en toute sécurité », a-t-il déclaré, avant d'ajouter sur son réseau social Truth : « L'heure de la paix a sonné ! »

Lors d'une interview accordée au programme *The Daily Show* après l'attaque israélienne, l'ancien président Bill Clinton a déclaré ceci : « M. Netanyahu a longtemps voulu combattre l'Iran, car cela lui permet de rester au pouvoir indéfiniment. Mais je pense que nous devrions essayer de désamorcer la situation, et j'espère que le président Trump le fera. J'espère que quelqu'un là-bas prendra cette initiative... Nous devons convaincre nos amis au Moyen-Orient que nous les soutiendrons et que nous essaierons de les protéger. Mais choisir des guerres non déclarées dont les principales victimes sont des civils apolitiques qui veulent simplement vivre dignement, ce n'est pas une solution. » Clinton était réaliste : « Est-ce que je pense qu'il faut empêcher l'Iran d'avoir une arme nucléaire ? Oui. J'ai essayé, et nous avons réussi. Mais cela ne doit pas passer par un massacre permanent de civils sans défense, qui ne demandent qu'une chance de vivre. »

Il y a beaucoup de choses à remettre en question ici : la paix peut-elle être obtenue par la guerre, la destruction, le meurtre et les blessures ? Bien sûr que non. Il ne sera certainement pas possible de convaincre un peuple qui compte cinq mille ans de civilisation par la force. Certains pensent peut-être avoir obtenu des victoires relatives, mais le résultat semble tout autre. Entre-temps, les populations des deux pays ont subi les désastres de cette guerre de 12 jours, tant sur le plan matériel que moral, ainsi qu'en termes de

pertes humaines. L'État d'Israël, en particulier, a assisté impuissant à l'effondrement de nombreux bâtiments sur son propre territoire, à la suite d'une attaque de missiles inhabituelle. L'insuffisance du système de défense appelé « Dôme de Fer » a mis fin à la propagande autour de son efficacité. En somme, le peuple israélien a été confronté à la dure réalité de la guerre dans ses lieux de vie.

Une nouvelle ère imprévisible a commencé



Des experts affirment que la décision de Trump de frapper l'Iran marque le début d'une période imprévisible sur les plans sécuritaire et politique au Moyen-Orient. Le président Trump, pourtant élu avec le soutien d'électeurs anti-interventionnistes saluant sa critique de la guerre en Irak et autres, a franchi une étape longtemps rêvée par les néoconservateurs de son propre camp - ceux-là mêmes qu'il critiquait depuis des années.

Ray Takeyh, membre senior pour les études sur le Moyen-Orient au sein du Council on Foreign Relations, a déclaré : « C'est une nouvelle phase, et potentiellement une phase problématique. » Selon lui, les dirigeants iraniens subiront une forte pression interne pour riposter, ce qui pourrait se traduire par des attaques contre des bases américaines ou leurs alliés. Il ajoute : « Ils ont été humiliés à tous les niveaux, ce qui les rend vulnérables face à leur propre population et aux critiques internes. Ils devront rétablir leur fierté nationale. »

Une nouvelle atteinte au droit international

En décidant de frapper l'Iran sans même feindre une consultation auprès de l'ONU ni se soucier des risques de contamination radioactive, Donald Trump a porté une atteinte sans précédent aux principes du droit international. Le prétendu danger nucléaire iranien ne constitue qu'un alibi, à l'image des armes de destruction massive fantasmées de Saddam Hussein en 2003. Et nous connaissons la suite : chaos régional, déstabilisation durable du Proche-Orient et émergence de groupes terroristes tels que Daesh. En réalité, cette offensive s'inscrit dans la continuité d'une guerre commerciale engagée dès l'arrivée de Trump au pouvoir - une guerre dont les résultats escomptés tardaient à se concrétiser. Le véritable enjeu pourrait bien être le contrôle du détroit d'Ormuz, point stratégique vital pour les flux pétroliers mondiaux, en particulier ceux à destination de la Chine.

Le danger d'une extension du conflit malgré « un cessez le feu forcé » est désormais bien réel. La situation actuelle n'est pas sans rappeler l'atmosphère lourde qui précéda la Première Guerre mondiale. Face à cette escalade, la simple « préoccupation » exprimée par la France apparaît dérisoire et largement insuffisante. Le président Emmanuel Macron a annoncé, à l'issue d'un échange téléphonique le samedi 21 juin avec le président iranien Masoud Pezeshkian, que les négociations sur le programme nucléaire iranien entre l'Europe et l'Iran allaient s'accélérer. Le Président de la République a réaffirmé que l'Iran ne devait pas acquérir l'arme nucléaire.

La réaction de l'opposition en France
Jean-Luc Mélenchon, leader de La France insoumise, réitère son exigence d'un débat suivi d'un vote à l'Assemblée nationale, au titre de l'article 50-1, compte tenu de la gravité de la situation. Ce débat, demandé par les députés in-



soumis depuis le 13 juin, n'a toujours pas reçu de réponse du gouvernement. « La tâche des mouvements progressistes et pacifiques partout dans le monde est de mobiliser les peuples contre la guerre et contre le génocide à Gaza. La France insoumise y prendra toute sa part. Netanyahu et Trump mettent l'humanité en danger pour satisfaire leur besoin de domination sans contrôle. Bombarder des sites nucléaires est un crime de guerre. Et quand les matériaux se répandent dans l'atmosphère, ça constitue un crime contre l'humanité. Ces deux hommes misent sur la détestation légitime du régime iranien pour imposer la loi du plus fort par le génocide et les bombardements. La France doit refuser de s'aligner sur ce duo mortel et porter le drapeau de la paix, sans faux-semblant. Elle ne doit pas s'isoler. Les peuples du monde ont besoin d'une voix forte contre les seigneurs de la guerre généralisée. »



Arrestation de Fatih Altaylı en Turquie

Pendant ce temps, le journaliste francophone expérimenté et youtubeur Fatih Altaylı a été arrêté en Turquie. Altaylı, journaliste francophone très suivi sur YouTube, est accusé d'avoir menacé le président de la République turque lors de son émission diffusée le vendredi 20 juin, où il commentait les résultats d'un sondage. Dans sa défense, il a affirmé n'avoir en aucun cas proféré de menaces.

* Dr Hüseyin Latif



Derya Adıgüzel

Les transferts internes aux entreprises peuvent se faire de plusieurs manières. Cela dépend en grande partie de votre relation avec votre superviseur actuel. Vous occupez ce poste depuis plusieurs années. Supposons que votre superviseur n'ait pas prévu de vous promouvoir depuis un certain temps. Si vous entretenez de bonnes relations avec lui, vous pouvez engager une conversation amicale. Discutez de votre souhait de progresser plus rapidement que dans votre unité actuelle, et indiquez que vous aimeriez être muté dans une autre unité où vous pourriez atteindre vos objectifs et progresser plus rapidement. Si votre supérieur refuse, ou si vous avez avec lui une relation avec laquelle vous ne pouvez pas envisager une mutation, vous pourrez sans doute en parler à un supérieur hiérarchique. Demandez un entretien privé. Soyez prêt à décrire vos

Être transféré ? C'est facile !

réalisations et vos aspirations d'avancement, au cas où cette personne n'aurait qu'une connaissance superficielle de votre parcours. N'oubliez pas d'exprimer votre appréciation de l'entreprise et votre souhait d'y progresser. Cependant, précisez que vous sollicitez un transfert car votre évolution à votre poste actuel est entravée. Un supérieur hiérarchique aura probablement l'autorité nécessaire pour concrétiser votre souhait. Cependant, gardez à l'esprit que ce dernier souhaitera probablement aborder le problème avec votre supérieur. Ce dernier pourrait craindre que vous l'ayez contourné et que vous ayez transmis les



problème à une autorité supérieure. Si le transfert n'est pas possible, vous risquez donc de fragiliser votre relation avec votre supérieur. C'est un risque à courir. Dans de nombreuses entreprises, la meilleure façon d'organiser un transfert est de passer par le service des ressources humaines. En règle générale, le département des RH est impartial et son objectif est de tirer le meilleur parti de chaque employé, tant pour lui-même que pour l'entreprise. Le département RH peut aborder la situation de manière informelle ou plus formelle. L'entretien informel est l'approche la plus courante. Vous devez être certains que votre confiance sera respectée et que votre superviseur ne mentionnera pas l'entretien sans votre consentement. Les ressources humaines vous fourniront une évaluation impartiale de votre situation au sein de l'entreprise. Le RH vous informe sur les perspectives d'évolution de votre situation ac-



tuelle et sur la manière dont vos qualifications peuvent être mises à profit. Il peut vous suggérer de rester quelque temps, de déposer une demande officielle de transfert ou de vous orienter vers des postes au sein de l'entreprise que vous n'aviez pas envisagés. Une demande de transfert officielle peut être déposée sans ce premier entretien informel, mais celui-ci est fortement recommandé. L'entreprise peut vous demander de remplir un formulaire spécifique et, dans certaines entreprises, un CV détaillé sera établi pour l'évaluation des responsables de l'unité à laquelle vous postulez. Vous pourriez également être amené à être interviewé par d'autres responsables de l'entreprise. Si c'est la méthode utilisée dans votre entreprise, utilisez la même approche lorsque vous postulez un emploi dans une autre entreprise.

Enseigner aujourd'hui, former demain

(Suite de la page 1)

Personnellement, quand je retourne en France, je ressens le contraste entre la communication parfois abrupte et mon positionnement, que je qualifierais d'« oriental ». Ce décalage peut désarçonner, mais il incarne précisément cette capacité à s'adapter à l'autre. C'est cette compétence que nous souhaitons transmettre à nos élèves : savoir déjouer la violence, l'agressivité, par une compréhension fine de l'altérité.

Quelle place occupe la francophonie dans le projet pédagogique de votre établissement ?

Le français n'est pas, au quotidien, la langue principale de nos élèves, ce qui peut compliquer la promotion de la francophonie. Ils baignent davantage dans la culture anglophone à travers les médias, les réseaux sociaux, les séries. Pourtant, la culture française conserve son rayonnement, parfois perçue - même de manière un peu dépassée - comme un signe d'éducation, et une culture d'élite. Même si certains élèves, à la fin de leur parcours, ne poursuivent pas en France et perdent partiellement la maîtrise linguistique, ils conservent une empreinte culturelle forte. C'est cette mémoire francophone que nous transmettons à travers l'histoire, la littérature, les arts.

Le lycée Notre-Dame de Sion organise de nombreux événements culturels : concerts, prix littéraire, concours de piano... En quoi ces activités s'intègrent-elles à votre projet pédagogique ?

À mes yeux, ces projets font pleinement partie de la mission éducative de l'établissement. De nombreux projets culturels dynamiques sont présents au sein du lycée, tels que le Prix littéraire NDS des lycéens, ainsi que le jury d'élèves du concours international de piano Istanbul OrchestraSion, le club de concert... De surcroît, le projet de chant baroque, Les Jeunes Talents de NDS de mai dernier, par exemple, a mobilisé différentes disciplines - musique, théâtre, français - autour d'un même projet : chanter un aria de Rameau. Cela a été une expérience marquante pour les élèves, sur le plan émotionnel et pédagogique. Les élèves participants se souviendront toute leur vie de cette scène, du texte, de la bienveillance des musiciens, du partage avec leurs camarades. Ce type de projet donne du sens à l'apprentissage. Certains élèves ont ainsi été repérés pour leur voix, ou pour leur capacité à fédérer les autres au sein d'un groupe. Même si la musique classique reste perçue comme élitiste, nous proposons également des sorties culturelles, des échanges inter-établissements, des voyages, qui ont une forte valeur sociale. Ils permettent aux élèves de dépasser leurs préjugés, de s'ouvrir à d'autres ré-

alités, d'appréhender le monde dans sa diversité, ce qui est pour moi la véritable vocation de l'école.

J'imagine la pédagogie de demain comme une école qui sort de ses murs, qui dialogue avec son environnement, qui ne craint pas les mutations du monde contemporain.

Le lycée Notre-Dame de Sion fête bientôt ses 170 ans. Quelles sont les valeurs fondamentales de l'établissement ? Comment les transmettre aux élèves ?

Je dirais que la tradition est un atout... contraignant. Elle est précieuse, elle structure l'identité de l'établissement, mais elle doit s'adapter à la société d'aujourd'hui. Les valeurs qui ont présidé à la création de l'institution sont le cœur de celle-ci et doivent le rester, mais elles doivent savoir évoluer et se transmettre autrement. En ce sens, nous avons à cœur d'impliquer de plus en plus les familles dans nos projets, afin d'écouter leurs attentes et construire ensemble une école en phase avec les réalités actuelles. Les valeurs fondatrices de Notre-Dame de Sion demeurent toujours présentes. L'une des plus significatives, à mes yeux, est l'écoute. La congrégation des Sœurs de Sion s'est engagée dans une recherche approfondie du dialogue interculturel, cherchant à rencontrer l'autre avec une grande exigence, ce qui requiert une connaissance rigoureuse pour être à l'écoute et comprendre l'adversité. Dans un monde saturé d'images et de sollicitations, il devient essentiel d'apprendre à s'écouter soi-même et à écouter autrui.

Cela se traduit concrètement par une attention portée au bien-être des élèves : un service psychologique actif, le service d'orientation, qui constitue des espaces de dialogue entre professeurs, parents et élèves pour chaque niveau. À cela s'ajoutent deux autres piliers : la solidarité, qui est une forme d'écoute appliquée aux autres, et l'ouverture - à l'international, aux cultures, à la pluralité des idées. Ce triptyque structure notre action éducative.

Et concrètement, comment les élèves sont-ils impliqués dans la transmission de ces valeurs ?

Cela passe avant tout par une démarche de sensibilisation. Pour que les élèves incarnent les valeurs de Notre-Dame de Sion, ils doivent les connaître, comprendre leur sens, leur origine, et la manière dont elles orientent nos choix au quotidien.



Chaque décision prise au sein de l'établissement, chaque projet porté par les élèves doit être en cohérence avec ces fondements. Nous leur expliquons le pourquoi de nos actions, le lien avec l'héritage des fondateurs, et leur demandons de s'y inscrire. C'est ainsi qu'on fait vivre une tradition : en l'incarnant, en la questionnant parfois, mais sans jamais la trahir.

Face à l'essor du numérique, comment selon vous l'école peut-elle rester un lieu d'apprentissage structurant et humain ?

La vocation de l'école n'est pas simplement de permettre aux élèves de trier ou compiler l'information, mais de développer leur capacité à penser, à créer, à élaborer des idées personnelles. Cela, aucune technologie - ni le numérique ni l'intelligence artificielle - ne peut véritablement le faire à leur place.

Cela dit, l'IA est un outil que nous devons intégrer intelligemment dans les nouvelles méthodes d'apprentissage.

Notre responsabilité est d'enseigner aux élèves comment l'utiliser de manière critique et pertinente. Elle peut être un gain de temps, mais elle comporte aussi des biais, des automatismes, qui ne peuvent remplacer l'esprit critique, la créativité et l'émotion que nous nous efforçons de transmettre.

En quoi l'intelligence artificielle transforme-t-elle les pratiques pédagogiques ? Quelles compétences doivent être prioritaires dans la formation des élèves ?

Les pratiques pédagogiques doivent évoluer pour accompagner les transformations imposées par les technologies. L'intelligence artificielle, bien qu'elle puisse sembler concurrencer l'école sur le terrain de la transmission du savoir, ne peut remplacer sa fonction sociale. L'école est avant tout un lieu de rencontre, d'apprentissage du vivre-ensemble, de formation au savoir-être autant qu'au savoir-faire.

Les élèves doivent être formés à adopter une posture éthique face aux technologies, tout comme face aux réseaux sociaux, en comprenant les risques qu'ils représentent et leur impact potentiel sur leur avenir. Pour nous, enseignants, le défi est d'accompagner ces évolutions, et ce, malgré le rythme effréné des changements.

Nous organisons déjà des formations sur l'IA pour nos professeurs, afin qu'ils puissent l'utiliser comme levier de préparation des cours, mais aussi pour mieux identifier les détournements éventuels, notamment dans les travaux écrits des élèves. Le vrai enjeu, désormais, est de réinventer nos pratiques en intégrant ces outils, plutôt que de chercher à leur résister.

Cette mutation peut être comparée à la révolution de l'imprimerie : elle bouleverse notre rapport au savoir. Notre mission n'est pas de fuir cette réalité, mais d'apprendre à collaborer avec elle, sans perdre de vue l'essentiel. L'IA peut structurer un raisonnement, aider à trier l'information, mais elle ne sait pas donner de profondeur à un récit, ni transmettre une émotion sincère. Lire un livre reste une expérience sensible et réflexive que les machines ne peuvent reproduire.

* Propos recueilli par Dr Mireille Sadège
Photo : Florian Artaud



Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard
• Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 1 89645 • www.aujourd'huiatourquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No
ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad.
59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu :
Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türe, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de
rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar,
Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk
Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar
Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée •
ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

Les relations économiques et culturelles entre la Türkiye et la France : à la fois historiques et résolument tournées vers l'avenir

S.E. Yunus Demirer, qui exerce les fonctions d'ambassadeur de la République de Turquie auprès de la République française depuis le 15 septembre 2023, évalue les relations turco-françaises.

Vous êtes ambassadeur de Türkiye en France. Comment qualifieriez-vous les relations franco-turques ?

Les relations entre la France et la Türkiye sont profondes, anciennes et multidimensionnelles, couvrant les sphères politique, économique, culturelle et humaine. Elles s'inscrivent dans une histoire partagée de plus de cinq siècles, initiée par l'alliance entre François I^{er} et le sultan Soliman le Magnifique. Ce lien historique unique, nourri par des périodes de proximité mais aussi de divergences, témoigne d'une relation singulière entre deux puissances dotées de visions stratégiques souvent complémentaires.

Il convient de rappeler que la France fut le premier pays occidental à reconnaître le gouvernement d'Ankara en 1921. Ce geste historique, qui symbolise une reconnaissance mutuelle et une volonté de dialogue, reste profondément inscrit dans notre mémoire collective.

Aujourd'hui, face aux défis globaux et régionaux, nos deux pays partagent des intérêts stratégiques majeurs. Dans un contexte international en constante mutation, où l'instabilité progresse tant en Europe qu'au-delà, un dialogue renforcé et une coopération accrue entre la Türkiye et la France apparaissent plus que jamais nécessaires. Notre engagement commun en faveur de la paix, de la sécurité et de la stabilité constitue une base solide pour une collaboration fructueuse.

Les relations bilatérales économiques et culturelles sont anciennes. Comment évoluent-elles aujourd'hui ?

Les relations économiques et culturelles entre la Türkiye et la France sont à la fois historiques et résolument tournées vers l'avenir.

Sur le plan économique, la France est l'un de nos partenaires majeurs. En

2024, le volume des échanges bilatéraux a atteint 23 milliards d'euros, avec un potentiel de croissance significatif dans des secteurs stratégiques tels que l'automobile, l'aéronautique, les énergies renouvelables ou encore l'agroalimentaire. Les domaines émergents comme les technologies vertes, l'intelligence artificielle et la transition numérique offrent des opportunités prometteuses pour un partenariat renouvelé.

La Commission économique et commerciale conjointe (JETCO) constitue un cadre institutionnel efficace pour renforcer ce dialogue économique. Nous encourageons les synergies entre nos milieux d'affaires, tant dans nos pays respectifs que sur des marchés tiers, afin de multiplier les projets conjoints à l'échelle internationale.

Du point de vue culturel, nous œuvrons activement au renforcement des échanges entre nos sociétés civiles. La coopération dans le domaine culturel constitue

en effet un levier essentiel pour renforcer la compréhension mutuelle.

La dimension humaine de cette relation est incarnée par la communauté turque en France, forte d'environ 800 000 personnes, dont une grande partie possède également la nationalité française. Nous souhaitons qu'elle puisse conserver un lien fort avec la Türkiye tout en continuant de s'épanouir dans son pays d'accueil, dans un climat de confiance, de respect mutuel et d'harmonie. Cette communauté dynamique joue en effet un rôle de passerelle humaine entre nos deux pays.

En Türkiye, il existe de nombreuses écoles et une université publique bilingues, enseignant en turc et en français. Quelle est, selon vous, l'importance de cet enseignement bilingue en Türkiye ? Et que représente l'existence d'un journal en langue française comme *Aujourd'hui la Turquie* ?



La langue française bénéficie en Türkiye d'un ancrage historique. Les établissements scolaires bilingues, enseignant en turc et en français, jouent un rôle important dans la promotion de la diversité linguistique et culturelle. Ces écoles, tout comme l'université publique Galatasaray, sont des piliers de l'enseignement du français dans notre pays.

Elles constituent un terreau fertile pour le dialogue interculturel et l'approfondissement des relations entre la Türkiye et la France.

Dans le même esprit, la vitalité de la langue française en Türkiye est renforcée par la présence du journal *Aujourd'hui la Turquie*, qui joue un rôle de passerelle précieuse. Il contribue à une meilleure connaissance mutuelle en présentant la réalité turque au lectorat francophone de manière nuancée et éclairée. Il participe ainsi au développement d'une opinion publique informée, condition essentielle pour des relations bilatérales fondées sur la confiance et la compréhension.

La diversité linguistique, y compris le français, en tant qu'espace de dialogue, de culture et de coopération, a toute sa place en Türkiye. Elle est un vecteur de rapprochement entre les peuples.

* Propos recueilli par Dr Mireille Sadège et Dr Hüseyin Latif



Ali Türek

Machine

« Certaines balades vous surprennent. Ce fut le cas, en ce lundi 19 mai, quand je sortais du calme de la rue Krakra vers le boulevard Tsar Osoboditel. Je l'ai croisée par hasard d'abord. Puis j'y suis retourné. » C'est par ces phrases que j'ai commencé ma chronique le mois dernier. C'était venu tout seul, d'un trait, mais cela n'a pas été le cas, cette fois-ci. Qui n'a jamais connu le syndrome de la page blanche, cette difficulté qui vous paraît insurmontable, que vous sentez à mettre le premier mot, à faire la première phrase pour votre écrit ?

Ce syndrome, je l'ai vécu plusieurs fois. J'ai parfois passé des heures, voire des jours sur mon petit cahier noir ou mon écran avant de pouvoir trouver une idée et le mot juste pour écrire mes chroniques.

J'ai ressenti le même vide, la même attente pour rédiger ces lignes ici que vous êtes en train de lire, avant d'avoir l'idée de demander l'aide de notre nouvelle meilleure amie, l'intelligence artificielle. Tout d'abord, je lui ai soumis mes quelques textes des mois précédents pour qu'elle saisisse bien mon style, mon rythme et mon univers. Je lui ai ensuite suggéré un certain nombre de sujets : guerres en Ukraine et au Moyen-Orient ; crise climatique ; poésie d'Aragon et peut-être un dernier, les manuels d'Histoire sous la III^e république, je crois.

Le résultat était loin, très loin d'être banal. La machine a minutieusement copié la trame de mes articles précédents, avec les « je » débordants de partout et des interrogations incessantes accumulées les unes après les autres : « Ce jour-là, je m'étais assis sur un banc du parc Montsouris, un de ces coins de Paris où

l'on croit encore que tout est calme. J'ai refermé le livre, j'ai quitté le parc. Le ciel était bas, comme il l'était rue Krakra ce matin-là. » Ainsi terminait-elle ma chronique. Poétique, atroce !

J'ai eu un doute. Est-ce sa copie ou ma plume qui sentait cette odeur de cliché sépia ? Bien décidé à jeter la faute sur elle et à me venger, je lui ai demandé d'écrire un article sur le fait même que je lui demande d'écrire un article sur ces sujets-là. Elle s'y est impliquée d'une façon surprenante. « Très bonne question, m'a-t-elle dit, voici une sélection de sujets que tu aurais pu demander, dans la même veine que tes précédents choix : riches en mémoire, symboliques, mêlant histoire, regard personnel et actualité discrète. Ils conviendraient très bien pour une chronique mensuelle à la première personne, comme celles que tu écris : une promenade dans le cimetière



du Père-Lachaise ; un ancien local de la Résistance devenu boutique ou immeuble banal ; la bibliothèque Sainte-Geneviève et ses lecteurs fantômes ; la guerre vue depuis Paris et le silence diplomatique, et une conversation imaginaire avec un personnage historique... » Tout, absolument tout pouvait en effet être un sujet. Après le doute, j'ai eu peur et j'ai arrêté. En si peu de temps, elle avait tant progressé - jusqu'à nous connaître et finir par nous dérober ce moment magnifique d'attente et d'impatience devant une page blanche. À la place, elle nous tendait un miroir impitoyable, criant notre incorrigible banalité...

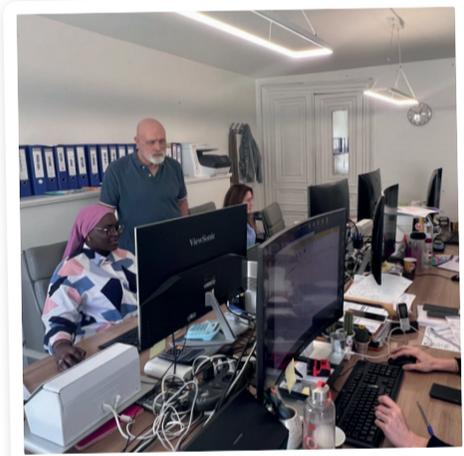
Un expert-comptable à Paris : Mehmet Ali Boduk

Nous avons recueilli les observations d'un comptable turc expérimenté vivant en France, le doyen de ce métier, Mehmet Ali Boduk. Après avoir émigré de Turquie en France, il est passé de l'enseignement à la comptabilité et, depuis de nombreuses années, il sert une large variété de groupes ethniques, en particulier des Turcs, dans le monde des affaires français.

Diplômé de la faculté de gestion de l'Université Çukurova en 1973, Mehmet Ali Boduk a commencé sa carrière d'enseignant avant de se tourner vers la comptabilité dans les années 1980. En raison du contexte politique en Turquie, il a émigré en Syrie de 1981 à 1982, puis en France en 1983. Après deux ans de formation en français, il a effectué un stage en comptabilité et a ouvert son propre bureau de comptabilité en 1987. Il exerce dans ce domaine depuis environ 40 ans.

Notre longue entrevue avec M. Boduk a porté sur la situation actuelle des hommes d'affaires turcs et étrangers, et, inévitablement, sur les difficultés économiques du pays et leur impact sur les hommes d'affaires français, turcs et d'autres nationalités.

Voici, en substance, les constatations et avis issus de l'expertise de ce doyen comptable, qui suit de près les moindres aspects de l'économie concernant le monde des affaires à Paris et ses acteurs.



Les bureaux de comptabilité turcs en France

À la fin des années 1980, la majorité des clients turcs étaient des micro-entreprises du secteur de la confection. Mais au fil du temps, ces structures ont changé. Le plus grand groupe de clients est actuellement constitué de commerçants turcs dans le secteur de la restauration, suivi par les clients des secteurs de la construction et des services.

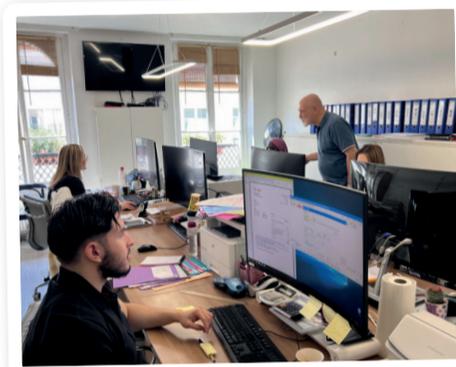
Dans les années 1980, 100 % des clients turcs étaient d'origine turque, mais au fil du temps, des Asiatiques, des Africains et d'autres groupes ethniques ont également commencé à recourir à ces bureaux de comptabilité. La plupart des clients étrangers choisissent ces bureaux sur recommandation des clients turcs précédents. De plus, en raison de leur connaissance du français et de leur identité musulmane, ces groupes se sentent plus proches des comptables turcs.

Les quartiers turcs à Paris

Après 2003, de grands changements ont eu lieu dans les quartiers densément peuplés par les Turcs. En particulier, avec le déménagement du grand centre de la confection de Paris, Santia, vers la banlieue, de nombreux commerçants turcs ont quitté ces zones. Par ailleurs, avec l'augmentation des regroupements familiaux et l'amélioration de leurs conditions de vie, les Turcs ont déménagé des espaces confinés de Paris vers des zones résidentielles plus vastes. Suite à l'effondrement du secteur de la confection, les commerçants turcs se sont tournés vers la restauration et d'autres secteurs de services.

Les effets du coronavirus et l'aide de l'État

La pandémie de Covid-19 a particulièrement affecté les secteurs de la restauration et de la confection. Cependant, le gouvernement français a fourni une grande aide économique aux entreprises. Cette aide a permis à de nombreuses entreprises de survivre. Toutefois, certains petits commerçants ont rencontré de grandes difficultés financières en n'utilisant pas correctement les crédits et les aides qui leur ont été accordés.



Les entreprises turques et les femmes investisseuses

La plupart des entreprises turques à Paris sont de petite taille, comptant moins de 10 employés, et sont principalement actives dans les secteurs de la restauration et des services. Avec l'effondrement du secteur de la confection, les hommes d'affaires turcs se sont tournés vers d'autres secteurs, notamment la restauration.

Le nombre de femmes investisseuses est encore très faible. Les femmes investis-



seuses venant de l'Occident sont généralement plus actives dans les secteurs de la restauration et du textile.

Dettes publique et extérieure, système de retraite en France

La dette publique et les emprunts extérieurs représentent un risque important pour la France. Ce risque influence les politiques de prêt des États et des municipalités.

D'autre part, ces dernières années, le système de retraite en France a subi des changements importants. Ces changements affectent également les petites entreprises et les travailleurs. En particulier dans le secteur de la confection, les droits à la retraite des employés qui n'ont pas payé leurs cotisations sociales sont menacés. Cela pose un problème majeur pour les travailleurs turcs et les employés, car ceux qui ont travaillé pendant une période sans cotisation ne peuvent pas accumuler suffisamment de points pour leur retraite.

Par ailleurs, les aides sociales pour les retraités résidant en France ont diminué, tandis que des règles plus strictes ont été imposées aux retraités vivant à l'étranger. Dorénavant, ces retraités ne pourront plus bénéficier des aides sociales s'ils ne résident pas suffisamment longtemps en France. Le gouvernement Macron tente d'empêcher la fraude et l'utilisation abusive des ressources de l'État.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com

* Propos recueilli par Dr Hüseyin Latif

Un nouveau souffle pour le Palais de Belgique à Istanbul

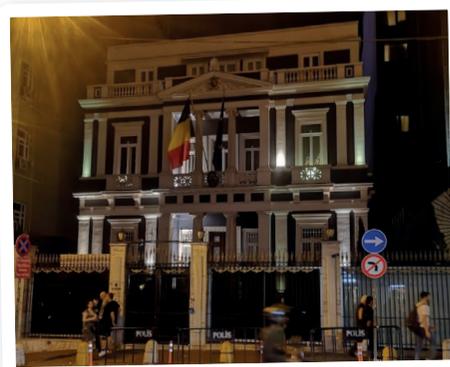
Construit à la fin du XIXe siècle, le Palais de Belgique à Istanbul témoigne de la présence diplomatique belge en Turquie. En 2010, plus d'un siècle après sa construction, sous l'initiative du consul général François del Marmol, le Palais a bénéficié d'une rénovation majeure. Ces travaux, réalisés en seulement cinq mois, ont permis de redonner à l'édifice toute sa splendeur d'antan.

Un défi de modernisation

Vieux de plus d'un siècle, le Palais de Belgique, en tant que résidence diplomatique, représente un témoin précieux de l'histoire et de l'architecture de la fin du XIXe siècle, et conserve une valeur patrimoniale exceptionnelle. Le projet de rénovation, lancé en 2010, visait à moderniser l'édifice tout en préservant son caractère historique. Ce pari ambitieux avait pour principal défi d'intégrer des technologies modernes sans altérer le style architectural ancien qui confère au Palais toute son authenticité. Les travaux ont donc porté sur les infrastructures et la mise à niveau de nombreux équipements pour améliorer le confort et l'accessibilité des résidents et visiteurs. Ce changement offre au Palais un cadre confortable et sécurisé pour les événements et réceptions officielles organisés par l'ambassade.

« Une parfaite alchimie entre l'Orient et l'Occident »

Au-delà de son aspect fonctionnel, la rénovation du Palais de Belgique a métamorphosé l'édifice en alliant harmonieusement le néo-classique et le moderne. Le consul général de Belgique, M. del Marmol, à l'initiative de ce projet, est un passionné d'art décoratif et a amplement participé aux choix esthétiques de l'intérieur des lieux.



En collaboration avec la société IDEA, dirigée par Didem Ünal, déjà responsable de la restauration du célèbre Pera Palace, les travaux ont été menés en un temps record de cinq mois seulement. Le résultat est somptueux : des teintes délicates et des boiseries raffinées ont transformé l'espace, agrémenté de mobilier sur mesure, de tentures en soie et d'un panneau en céramique, œuvre de Johan Tahon. Le style européen se marie parfaitement aux influences orientales de l'architecture, tandis que les matériaux et les finitions témoignent de la recherche d'un équilibre entre tradition et modernité. Un projet réussi qui fait du Palais de Belgique « une parfaite alchimie entre l'Orient et l'Occident », comme le souligne le consul général.

Un symbole diplomatique fort

Le Palais de Belgique, modernisé, devient une vitrine de l'image de la Belgique à Istanbul et dans la région. En rénovant

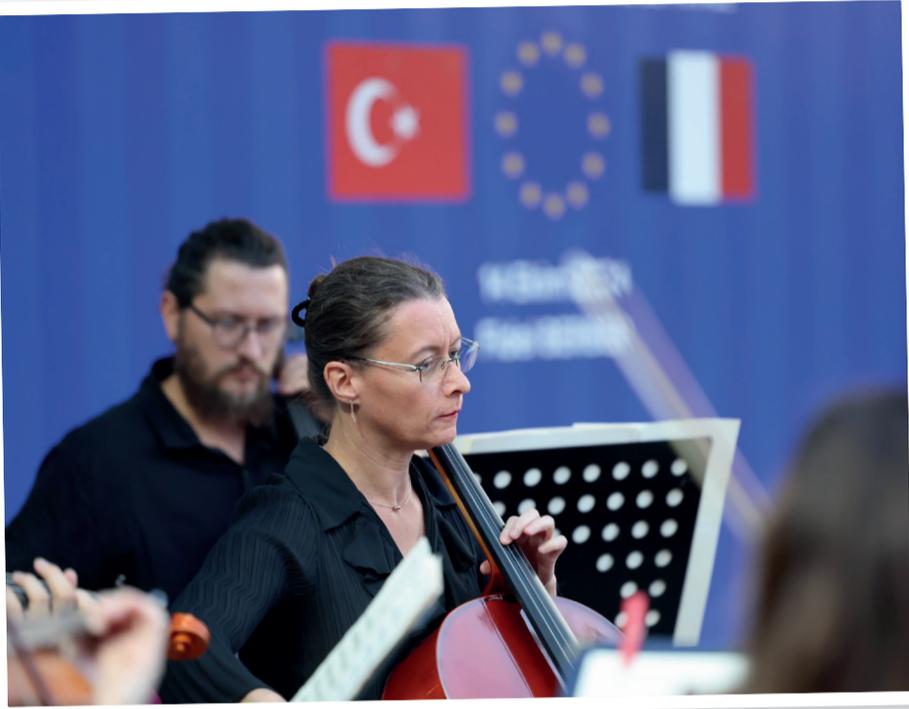


ce lieu emblématique, la Belgique réaffirme son engagement à long terme envers la Turquie. Un message de stabilité qui soulève un désir de faire perdurer la coopération bilatérale entre les deux pays, dans un environnement diplomatique changeant. Un tel projet contribue à l'amélioration des infrastructures diplomatiques tout en honorant l'héritage historique du bâtiment. Cette rénovation constitue une base solide pour les interactions diplomatiques futures, ancrant les relations belgo-turques dans un environnement moderne et empreint de respect de l'histoire.

* Charlotte Gautier

« La Turquie joue un grand rôle dans mon histoire familiale »

Deux ans après sa prise de fonction comme Ambassadrice de la République française en Turquie, S.E. Isabelle Dumont a accepté de répondre à nos questions. C'est le moment de faire un bilan de son mandat et des relations entre l'Europe et la Turquie.



Deux ans après votre arrivée, que pouvez-vous nous dire des liens entre la France et la Turquie ?

Près de deux ans après mon arrivée, je peux témoigner de la richesse et de la densité des liens entre nos deux pays. C'est ce que je remarque chaque jour à Ankara et Istanbul, mais aussi lors de mes visites de terrain, par exemple dans le sud-est du pays. Ce que j'observe, c'est que nous avons à la fois des liens anciens, marqués par des siècles d'échanges mais, aussi, une relation qui est tournée vers l'avenir. C'est très frappant lorsque je parle aux acteurs du secteur économique, culturel ou universitaire et aussi aux élus locaux : il y a, au sein de la société turque, une envie de travailler avec la France qui est réelle. Mon rôle est de donner suite et de mettre en musique ces envies, cet espoir, en favorisant des coopérations concrètes et en poursuivant celles qui existent déjà.

Où en sont les relations bilatérales entre les deux pays dans les domaines politiques, économiques et culturels ?

Je vous le disais, nos relations sont particulièrement denses. C'est notamment le cas sur le plan international où nos dirigeants se rencontrent, très régulièrement, à l'occasion de sommets comme le G20, l'OTAN ou, comme cela a été le cas à Tirana en mai, de la Communauté politique européenne. Le ministre Hakan Fidan s'est également rendu à Paris le 2 avril dernier pour un long entretien avec son homologue Jean-Noël Barrot. Face aux bouleversements mondiaux, notamment dans le voisinage direct et immédiat de la France et de la Turquie, nous entretenons ce dialogue régulier, dans la conviction que c'est le meilleur moyen de renforcer nos convergences et aussi de comprendre nos divergences.

L'économie est également une bonne illustration de la densité de nos relations bilatérales. Avec 23,4 milliards d'euros d'échanges commerciaux en 2024, nous avons atteint un niveau record et même dépassé l'objectif fixé en 2014 lors de la visite d'État en Turquie du président

François Hollande. La France est le 6^e marché pour les exportations turques, tandis que la Turquie est le 5^e marché hors Union européenne pour les produits français. S'agissant des investissements, la présence française en Turquie s'est densifiée et diversifiée. Aujourd'hui, ce sont plus de 400 entreprises françaises qui sont présentes dans plusieurs secteurs d'activité, représentant 8 milliards de dollars d'investissements et faisant de la France le 7^e investisseur étranger en Turquie. Les échanges économiques entre nos deux pays n'ont jamais été aussi importants : c'est une chance et un marqueur de la profondeur de nos relations. C'est aussi le résultat d'un travail continu des administrations françaises et turques, que je veux saluer.

L'action de l'Agence française de développement est un autre symbole de l'ampleur de notre engagement dans ce pays. Avec 800 M€ d'engagements pour la seule année 2024, l'AFD est fortement engagée sur le territoire turc, notamment sur les enjeux de transition écologique et pour la reconstruction des zones touchées par les séismes.

Ces exemples ne sont bien entendu pas exhaustifs, mais ils montrent à quel point la relation franco-turque est vive, tournée vers l'avenir. Il peut certes y avoir parfois des divergences, mais nous œuvrons à trouver constamment des terrains d'entente, de coopération et de solidarité : c'était le cas lors des tremblements de terre qui ont frappé la Turquie en février 2023 et auxquels la France a réagi en mobilisant immédiatement son assistance humanitaire.

La situation au Moyen-Orient reste très sensible. Quels sont les projets et actions en communs entre la France et la Turquie afin d'améliorer la situation ?

La paix et la stabilité au Moyen-Orient sont une priorité pour nos deux pays, et nous entretenons à ce titre un dialogue constant. En Syrie, nous partageons l'objectif d'une transition politique inclusive, fondée sur la justice, la sécurité et

la souveraineté du pays, condition indispensable à une paix durable. Nous soutenons également les efforts de reconstruction, notamment sur le plan économique, afin de répondre aux besoins des populations et d'éviter toute résurgence de l'instabilité.

La lutte contre Daesh demeure un axe majeur de notre coopération : elle s'incarne par des échanges réguliers en matière de renseignement, une importante coordination opérationnelle et une vigilance commune constante.

À Gaza, nous partageons la conviction qu'une solution politique qui s'inscrit dans le cadre du droit international, aboutissant à terme à la constitution de deux États vivant côte à côte en paix et en sécurité, est la seule voie possible pour garantir la sécurité des populations civiles, si durement frappées aujourd'hui. Nous avons échangé étroitement avec la Turquie pour la préparation de la conférence internationale sur la solution à deux États en juin à New-York, co-présidée par la France et l'Arabie Saoudite.

Même si la Turquie n'est pas un pays francophone, la langue et la culture française y ont une place particulière. Que pensez-vous de la francophonie en Turquie ?

La francophonie en Turquie a une histoire ancienne. Le lycée Galatasaray en est un exemple emblématique : lycée francophone d'élite de l'Empire ottoman, il incarne encore aujourd'hui cette tradition d'excellence et de dialogue culturel. Le français reste une langue de référence, notamment dans les milieux académiques, et nous travaillons activement à faire vivre cette dynamique, notamment à travers l'action de l'Institut français et les échanges universitaires.

Au niveau culturel, je constate la curiosité insatiable des Turcs pour les auteurs et artistes français et francophones, que l'Institut français fait venir régulièrement pour organiser des rencontres auprès du public turc. Les salles sont combles et l'enthousiasme est réel, notamment au sein de la jeunesse. Je citerai en exemple la venue récente des écrivains Laurent Gaudé, ou Leïla Slimani. En 2024, ce sont 98 événements qui ont eu lieu avec près de 40 partenaires différents à l'occasion de la célébration de la Francophonie.

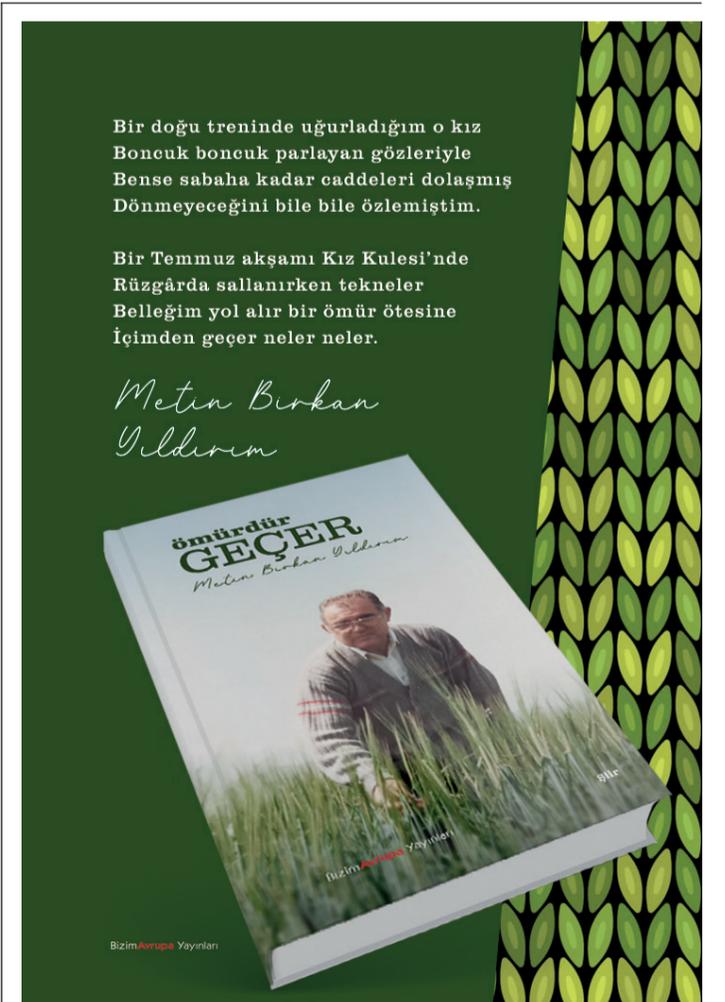
Vous avez des liens particuliers avec la Turquie, alors, avez-vous des projets pour renforcer les liens entre deux pays ?

La Turquie joue en effet un grand rôle dans mon histoire familiale. Ma grand-mère, réfugiée russe, s'est installée à Istanbul au début du XX^e siècle. Mon père y a passé son enfance avant de poursuivre ses études en France. Devenu turcologue, il a fait de la Turquie le cœur de sa vie professionnelle. De telle sorte que ce pays est pour moi très familier. Toute mon enfance, j'ai entendu parler de la Turquie, j'y suis allée, j'ai goûté sa cuisine, écouté sa musique. C'est ce qui m'a poussée ensuite à y effectuer de nombreux séjours, y compris professionnels. C'est donc un sentiment très spécial pour moi d'exercer aujourd'hui les fonctions d'ambassadrice, dans ce pays qui m'est cher.

Comment se passe une journée de l'ambassadrice de France en Turquie ?

Il n'y a pas vraiment de journée type, et c'est d'ailleurs ce qui rend cette fonction si riche. Entre des entretiens avec le gouvernement turc à Ankara, des échanges avec la communauté d'affaires à Istanbul, une rencontre avec la communauté française à Izmir ou l'inauguration de projets d'infrastructures réalisés avec le soutien français à Adiyaman, chaque jour est différent, car les enjeux sont multiples, évolutifs et souvent, vous connaissez la Turquie, imprévisibles ! C'est un engagement total et, je dois le dire, une mission passionnante.

* Propos recueillis par Dr Mireille Sadège et Dr Hüseyin Latif





Dr Gözde Kurt Yılmaz

Comment est né l'idée de votre nouveau film, *Le Cri des Papillons* ?

En fait, j'ai écrit cinq scénarios de films que j'ai vraiment envie de tourner. *Le Cri des Papillons* est du nombre. Si j'ai d'abord choisi de tourner ce film avant les autres, c'est principalement pour des raisons budgétaires. Mais je suis déterminé à les tourner tous les cinq...

Comment s'est déroulé le processus d'écriture ? Quels sont les facteurs principaux qui ont façonné l'univers que vous avez créé ?

Je pense avoir la volonté d'un créateur résolu à achever ce qu'il entreprend, que je réalise un film ou que j'écrive un roman. Telle est ma détermination. En fait, j'ai travaillé toute ma vie, j'ai appris à lire et à écrire à quatre ans et depuis, je raconte des histoires, j'en ai toujours ressenti le désir. Le cinéma est avant tout pour moi un art de raconter des histoires.

Gagner de l'argent, devenir célèbre, cela ne m'intéresse pas. Je veux raconter quelque chose avec une attitude de deviche. J'écris ou je réalise des films avec l'envie de dire : « Regardez, ça pourrait être une histoire, ça pourrait être un mode de vie. » C'est la raison pour laquelle le film se qualifie comme « un film pas comme les autres ».

En quoi ce film diffère-t-il de vos précédents films ?

Pendant mes années à la TRT, la grande majorité de mes fictions étaient des téléfilms, mais je les tournais comme des

« Un film pas comme les autres » : *Le Cri des papillons (Kelebeklerin Çılgılığı)*

Le professeur Dr Cengiz T. Asiltürk, réalisateur et scénariste, nous parle de son nouveau film, *Le Cri des papillons*, sorti ce mois-ci.

films. Il est très difficile d'expliquer brièvement les différences entre une fiction télévisée et un film, mais, pour résumer, ils sont très différents sur le plan formel. Même si la méthode de production et les matériaux sont identiques, la caméra, l'éclairage, le son, les acteurs, les décors... Un film de cinéma est très différent d'une fiction télévisée, c'est un film « hors du commun ». Il y a toujours un point central dans mes récits : un



monde fictif. Je veux raconter des choses qui appartiennent à des mondes imaginaires, des rêves et des poésies que nous ne pouvons pas rencontrer dans le monde réel. L'idée que le cinéma grand public et le cinéma d'auteur peuvent coexister ne me préoccupe pas particulièrement. Cependant, je pense que les films d'auteur qui

plaisent au grand public peuvent offrir une structure qui enrichit le film, véhiculer une culture riche et emporter les spectateurs vers des horizons différents. Ils comportent beaucoup de strates profondes, qu'il faut savoir découvrir, que le spectateur peut approfondir. Je pense - j'espère - que mes films sont de cette nature.

Que souhaitez-vous que le spectateur retienne des thèmes principaux du film ?

Pour moi, il y a des moments dans les histoires de films, comme il y a des moments dans la vie. Ils forment un tout

à part entière, il n'est pas forcément nécessaire qu'ils soient intégrés explicitement à l'intrigue. Cet instant peut être une image, un symbole, un élément narratif qui élargit une perspective. C'est pourquoi certains éléments dans mes films sont éphémères. En écrivant le scénario, je savais qu'ils « devaient être là ». Pourquoi ? Parfois, je ne le sais pas moi-même, mais c'est essentiel. Cela crée une image à part entière, cela ajoute une touche poétique au film.

Quels enjeux cette histoire aborde-t-elle dans la société actuelle ?

Cette histoire a été composée à partir de divers textes littéraires. Je questionne le monde dans lequel nous vivons, mais je ne me prononce pas. Chaque époque a son propre esprit, son propre mode de vie. Mais je suis enclin à penser que l'amour, l'affection, les relations homme-femme et l'amitié, se sont considérablement dégradés. Certes, il ne m'appartient pas de remettre ces choses en question. Je raconte simplement des moments où je pense que l'amour, l'affection, l'amitié et les relations de voisinage étaient très sains. Ainsi, dans le film, passé et présent peuvent s'entremêler.

Quelle place occupe le film *Le Cri des Papillon* dans votre parcours personnel ?

Ce film, mais aussi tous les romans et tous les films que j'ai tournés, sont au cœur de ma vie. Je ne peux pas dire que j'apprécie beaucoup la vie. Mais être sur un plateau de tournage, écrire un scénario, le découper, planifier le tournage, en rêver, écrire une séquence dans un roman, même écrire une phrase, me rend très heureux. Depuis mon enfance, je pense être un peu déconnecté du monde réel. Le monde de mes rêves est bien plus

beau que celui-ci. Je le sais.
D'où tirez-vous le plus votre inspiration ? De la littérature, de la peinture, de la musique ou de la vie quotidienne ?

Accordons-nous d'abord sur le concept d'inspiration. L'inspiration au sens propre n'a aucune importance pour moi. Je pense que l'essence de tout est le travail. Travailler sans relâche,

s'informer sur le monde, même sur des sujets divers dans des domaines qui vous sont étrangers... La construction de ce symbole qu'est devenue la Tour Eiffel, par exemple ; en Turquie, la Tour de Galata... Cette recherche prendra un jour une petite place dans l'univers fictif que je crée. Je suis quelqu'un de curieux, j'aime apprendre. Je peux passer du temps, des heures, à apprendre des choses qui feront rire et sourire les gens.



Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

Tahin : la gastronomie libanaise à Istanbul

Créée il y a environ dix ans, Tahin est une enseigne de restauration libanaise qui compte aujourd'hui cinq établissements à Istanbul : Hisarüstü, Karaköy, Zorlu, Ataşehir ainsi qu'une plus petite antenne de l'enseigne à Beşiktaş. Sleiman Saikali, l'un des fondateurs du projet, nous a reçus dans le restaurant de Karaköy pour évoquer l'histoire de cette aventure entrepreneuriale et nous faire découvrir les plats phares de leur menu.

« Réunir les cultures autour de la cuisine »

« Tahin représente une relation entre Turcs et Libanais, et c'est ce qui me plaît dans ce projet », affirme Sleiman Saikali. Né au Liban, il a étudié l'économie à Beyrouth puis en Italie avant de s'installer à Istanbul, initialement pour travailler dans le domaine humanitaire.

« J'ai toujours eu le goût de cuisiner. Enfant, je regardais ma mère préparer les repas. À mon arrivée en Turquie, j'ai travaillé pour des organisations humanitaires pendant dix ans. Ce n'est que plus tard que l'idée d'ouvrir un restaurant a émergé, grâce à des rencontres et des amitiés. »

Avec un premier établissement ouvert il y a environ dix ans, Tahin est aujourd'hui bien ancré dans la scène culinaire d'Istanbul, attirant une clientèle tant turque qu'étrangère. « L'ambition de Tahin a toujours été de rassembler les cultures

libanaise et turque autour de la table. Les responsables de nos restaurants sont à la fois turcs et libanais, la cuisine est libanaise, et l'ambiance, résolument internationale. Nous souhaitons accueillir les locaux de manière à ce qu'ils se sentent chez eux. La cuisine turque est très riche, ce qui nous a poussés à adapter notre menu tout en montrant ce qui distingue la cuisine libanaise. Depuis le début, nous avons accordé une grande attention aux retours de nos clients pour perfectionner notre offre. »

À propos du développement du projet, il précise : « Au fur et à mesure de la croissance de Tahin, mes associés et moi avons dû nous spécialiser dans la gestion des restaurants, professionnaliser le suivi et renforcer le management des équipes. » L'ouverture de plusieurs établissements a conduit à la création d'une cuisine centrale de 450 m², où les plats sont préparés chaque matin avant d'être finalisés

sur place dans les différents restaurants. Malgré les difficultés liées à la crise du Covid-19, la popularité de l'enseigne reste forte à Istanbul. « La période a été très difficile pour le secteur de la restauration, et la crise économique actuelle continue de peser lourdement. Malgré tout, nous avons toujours cru en ce projet, et nous avons fait de notre mieux pour préserver notre clientèle, notamment en limitant les hausses de prix tout en veillant à ajuster notre offre pour préserver notre clientèle. »

Une carte fidèle à la richesse culinaire libanaise

À notre table, une sélection de mezza emblématiques de la carte : *falafel, fatte, houmous, taboulé, sambousek, fattoush, batata harra*, le tout accompagné de limonades au basilic (*reyhan*) et à la menthe. « Nos falafels sont composés d'une trentaine d'ingrédients et d'épices. Il nous a fallu de nombreuses tentatives pour parvenir à la recette actuelle », explique



Sleiman Saikali. « Mais l'élément qui nous a demandé le plus de travail, c'est le houmous : nous avons passé des nuits entières à perfectionner sa texture et son goût. » Pour élaborer les recettes, l'équipe s'est également appuyée sur les conseils d'un ami de Saikali, professeur à l'université libanaise d'hôtellerie, Elie Abou Eid, afin d'adapter les préparations aux exigences des grandes quantités et de la conservation. Il reste aujourd'hui encore l'un de leurs conseillers. Le menu propose également des assiettes de mezza déjà composées avec des essentiels de la cuisine libanaise, mais aussi d'autres formulations comme des wraps, des snacks et même quelques desserts. La carte offre un large éventail de plats, incluant des options à base de viande, mais aussi végétariennes et vegan, afin de satisfaire tous les profils de clientèle.

* Charlotte Gautier



Gisèle Durero-Köseoğlu

L'abominable meurtre, à Nogent, de Mélanie, l'assistance d'éducation victime de sept coups de couteau portés par un collégien de 14 ans, vient de bouleverser toute la France, d'autant plus qu'il s'ajoute à une tragique série de crimes à l'arme blanche perpétrés par des adolescents. Après que le procureur ait signalé que l'intéressé n'exprimait « aucune compassion pour les victimes » et surtout, était incapable d'expliquer son geste, toutes les chaînes de télévision se sont empressées d'organiser des débats pour tenter de comprendre les causes d'un tel déchaînement de violence. Certains incriminent d'emblée le couteau et proposent d'en interdire la vente aux mineurs. Rappelons toutefois que le Code de la sécurité en a déjà prohibé le port sans motif légitime, et qu'il est passible d'une lourde amende. Cela n'a pas empêché en 2025, lors de fouilles aléatoires, les policiers de découvrir 186 couteaux sur 6000 élèves contrôlés. Alors, pourquoi un adolescent porte-t-il un couteau dans son sac d'école ? Sans être spécialiste de criminalité, on peut dégager quelques pistes sur ce terrible fait de société. Tout d'abord, il semble que certains le prennent pour pouvoir

Redonner des valeurs pour juguler la débâcle morale...

se défendre en cas d'agression, ce qui met en évidence l'échec de toutes les actions de prévention destinées à lutter contre le harcèlement scolaire. Ensuite, beaucoup d'autres sont prisonniers de l'addiction à des jeux-vidéos d'une extrême violence qui banalisent les crimes les plus odieux et les invitent à s'identifier durant des heures à un assassin. De plus, l'Observatoire français des drogues et des tendances addictives signalait que pour l'année 2022, 5,3% des collégiens avaient déjà expérimenté la drogue, 16,2 % en Seconde et 31,2% en Terminale, ce qui pourrait expliquer certains passages à l'acte dus à la désinhibition opérée par les stupéfiants. Cependant la cause la plus évidente de délits très violents effectués par des mineurs n'est-elle pas l'effondrement progressif des repères dans notre société malade ? La cellule familiale, qui offrait une sécurité aux enfants, a éclaté. Les foyers où le parent isolé rentre trop tard du travail pour savoir ce que l'adolescent a fait en son absence se sont multipliés. L'école et ses diplômes ne garantissent plus la perspective d'un



futur prospère. Le contexte international, avec sa récession économique, ses guerres voire sa menace nucléaire, fait peser une chape d'angoisse sur tous. Alors, que faire ?

Tant qu'on ne changera pas les lois pour sanctionner rapidement les délinquants ; tant qu'on ne s'attaquera pas drastiquement à la lutte contre le narco trafic qui gangrène la jeunesse ; tant qu'on ne redonnera pas de cours de morale ; tant qu'on ne dotera pas l'Education nationale d'un nombre suffisant de professeurs et d'assistants d'éducation pour former les esprits ; tant qu'on ne pourra pas les établissements scolaires de médecins et de psychologues pour traiter les sujets atteints de troubles psychiatriques, tant que, tant que, on peut allonger l'énumération...

Toutefois, le plus urgent ne serait-il pas de redonner des valeurs ? On a gommé l'amour de la patrie en le considérant comme un concept réactionnaire ; on a gommé l'amour du travail bien fait en l'assimilant à une détestable corvée ; on a gommé l'amour de la famille en la considérant comme une structure

obsolète, souvent remplacée par la solitude pour tous ; on a gommé le romantisme, l'amour du couple, en le jugeant dépassé et destiné à sombrer dans la déconfiture ; on a gommé la réflexion philosophique en la troquant contre des joutes oratoires où toute opinion divergente est vouée aux gémonies. Désormais, de nombreux jeunes sont seuls face à leur absence d'espérance et de foi en l'avenir, on ne leur a donné comme ambition que de remplir leur chariot de supermarché de marchandises cancérigènes ou de se procurer les appareils issus des dernières technologies. En latin, le mot « derelectio » désignait un abandon complet ; puis, les philosophes mystiques l'ont utilisé pour qualifier la condition de ceux qui avaient perdu la grâce divine ; aujourd'hui, selon le dictionnaire Robert, le mot qualifie l'état de la personne qui a chaviré dans une solitude extrême. À ce titre, beaucoup de jeunes sont dans la dérégulation. Ce n'est certes pas une excuse pour justifier les crimes et la barbarie. Mais si nous n'opérons pas une refonte morale de notre société en promouvant des valeurs pour redonner de l'espoir, nous risquons de multiplier, demain, les minutes de silence...



Eren M. Paykal

L'été... De nouveau... Enfin !

Comme chaque été, nous préparons avec beaucoup d'appétit nos lectures estivales. En ce qui me concerne : les polars, comme l'année passée. Cette année et pour ce premier volet, je vais me pencher sur les reines du genre qui ont imprimé leurs traces en langue anglaise.

En parlant de reines... Ce serait plutôt l'impératrice Agatha Christie qui ouvrirait le bal, si j'ose dire. Son personnage fétiche : le non moins fameux, pittoresque et perspicace détective Hercule Poirot, belge de son état, apparaissant dans 33 romans et 51 nouvelles publiés entre 1920 et 1975. Il n'est pas aristocrate, mais il évolue dans la haute société anglaise de château en palais, collaborant avec les services secrets anglais et servant les intérêts de la Couronne... anglaise et non belge. Le whodunit, ou la résolution d'une enquête criminelle, surtout en chambre close, c'est son domaine de prédilection. Agatha Christie a aussi évoqué le colonialisme anglais avec des chefs-d'œuvre comme *Mort sur le Nil*, *Le Crime de l'Orient Express*, entre autres. Néanmoins, l'un de ses romans les plus réussis est *Dix petits nègres*. Bon le politiquement correct a changé son titre original en *Ils étaient dix*. Vouloir changer le titre d'une œuvre considérée comme un classique et qui ne portait en soi aucune ambiguïté, c'est peut-être aussi une forme de totalitarisme...

Place aux reines...

Mais continuons notre chemin vers l'Italie, Venise plus précisément, où nous rencontrons Donna Leon. Cette autrice américaine nous entraîne sur les traces d'un inspecteur de police, Guido Brunetti, chargé de la Sûreté de cette entité particulière qu'est Venise, ancienne république dominante réduite à une cité décadente sombrant de jour en jour sous les eaux. J'y vois une ressemblance avec la sublime ville de Nouvelle-Orléans, une autre ville de mystères qu'on avait évoquée l'année passée. Brunetti, durant 32 actes correspondant à 32 livres, lutte contre la corruption dans sa ville mais aussi dans toute l'Italie, dans un État en pleine déliquescence. Issu d'une famille ouvrière, il est père de famille, marié avec une fille de la puissante aristocratie locale... On devine que ce contraste va déboucher sur une certaine critique sociale. Précisons qu'en raison de ces critiques de *la bella republica*, la série n'a pas été traduite en italien. On trouve dans ces romans des mets succulents d'une Venise décadente mais royale...

Ripley... Vous le connaissez sans doute. Mais celle qui l'a écrit ?

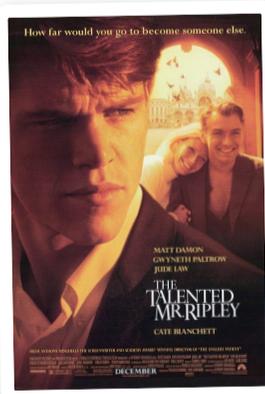
L'on parle de la grande Patricia Highsmith que j'ai connue grâce à ma mère qui m'avait donné la version en anglais du roman *L'Inconnu du Nord-Express*. Depuis, je suis tombé sous le charme

(merci Maman, et joyeux anniversaire à toi le 15 juillet !) Elle est brillante mais dérangeante, son personnage principal - ou plutôt son anti héros - Ripley nous ayant lancé dans des pensées contradictoires... Le soutenons-nous ou non ? Le roman policier psychologique atteint ses sommets sous sa plume, avec des êtres mous anéantis par de plus forts qu'eux, des relations ambiguës et même tabous à l'époque, des relations lesbiennes qui représentent bien l'autrice, censurée pour ses mœurs jugées non appropriées à l'époque, comme ce fut le cas pour son livre *Carol*...

Mais revenons à Ripley. Il a été brillamment représenté à l'écran par de grands artistes du cinéma international, comme Alain Delon dans *Plein Soleil* et surtout, *The Talented Mr Ripley* réalisé par Anthony Minghella avec des monstres sacrés comme Matt Damon, Jude Law, Gwyneth Paltrow et l'immense Philip Seymour Hoffman. Un film à voir et à revoir. Terminons cet article avec la reine des reines : Robert Galbraith. Auteur masculin, pensez-vous ? En fait, c'est Madame JK Rowling qui utilise comme



nom de plume ce pseudonyme pour ses livres policiers qui mettent en scène le détective londonien Cormoran Strike, ancien vétéran très grand et très gras, et sa partenaire, la très charmante Robin Venetia Ellacott. Cormoran est le fils quasi (!) illégitime d'une rock star. La série de sept livres (pour le moment) se consacre aux relations sombres de l'économie de la bourse anglaise et des nouveaux-riches... Une série à suivre. Ainsi se termine (?) cette série de polar... Pour l'instant ! L'été continue...





Sirma Parman

Louis Vuitton a lancé une nouvelle collection de portefeuilles. Sur chaque modèle,

on voit de petites scènes de sport imprimées sur la toile Monogram colorée. Des skieurs, des golfeurs, des ombres, le tout en miniature. Le résultat est très beau. Mais sur Instagram, une polémique a éclaté. Un artiste célèbre en ligne, Werner Bronkhorst, dit que Louis Vuitton a copié ses œuvres. Et il envisage de porter plainte.

Ce qui m'a tout de suite intéressée dans cette affaire, c'est le paradoxe. Louis Vuitton est une marque qui dit valoriser les artistes. Elle a sa propre fondation à Paris, que j'adore, c'est un lieu vraiment impressionnant. Elle collabore avec de grands noms comme Jeff Koons, Yayoi Kusama ou Takashi Murakami. Mais ici, elle semble avoir pris l'idée d'un artiste « Instagram » sans même mentionner son nom. Alors, je me demande : qu'est-ce qui fait qu'un artiste est un « vrai » artiste ? Qu'est-ce qui donne de la valeur à une œuvre ?

Je ne veux pas refaire tout le débat depuis Duchamp... Il est un fait qu'aujourd'hui, le monde de l'art a encore changé avec l'arrivée des artistes contemporains qui

Une accusation de plagiat artistique, et beaucoup de questions

partagent leur travail sur les réseaux sociaux.

De loin, le monde de l'art peut sembler magique. Mais en réalité, il est souvent basé sur le commerce. Il ne suffit pas qu'une œuvre nous touche pour qu'elle prenne de la valeur. Ce qui compte, c'est qui l'a achetée, qui l'a ajoutée à sa collection. Qui a investi dans l'artiste. Et quel collectionneur a convaincu un curateur de l'inclure dans une exposition de musée.

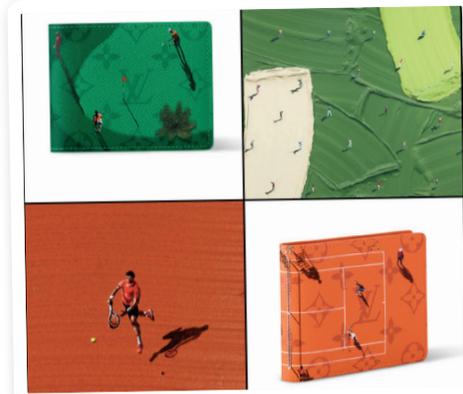
Les réseaux sociaux sont aujourd'hui devenus essentiels pour presque tous les artistes. Instagram est souvent la première porte d'entrée pour rencontrer un curateur, un collectionneur ou une galerie. Le compte Instagram devient le portfolio. Jusqu'à un certain point, c'est vrai. Mais ce n'est pas toute la vérité. Les artistes qui sont populaires sur Instagram ne sont pas vus comme des Damien Hirst par le monde de l'art.

Instagram est aussi un espace créatif où beaucoup cherchent de l'inspiration. Si vous suivez des gens qui travaillent dans l'art, votre fil devient un vrai *mood board*. Exposés sans cesse à des images, vous êtes forcément influencés. Cela rend les œuvres postées en ligne plus vulnérables.

Par exemple, un artiste avec 200 followers peut publier une œuvre. Un autre, avec un million de followers, voit cette œuvre, en fait une version très similaire et la publie. Tout le monde pense alors que l'idée vient de lui, car personne ne connaît l'artiste d'origine. Peut-être que Bronkhorst lui-même a aussi été influencé par d'autres, je n'ai pas fait de recherches. Il y a sûrement d'autres artistes qui font un travail similaire. L'inspiration, c'est un sujet complexe. Et prouver qu'une œuvre est copiée reste très difficile.

Une autre question que je me pose, c'est celle-ci : est-ce que le fait de montrer comment une œuvre est faite peut diminuer sa valeur ? Beaucoup d'artistes sur Instagram publient des Reels pour toucher plus de monde. On les voit créer leurs œuvres en accéléré, étape par étape. C'est fascinant à regarder, mais cela donne aussi une impression de facilité. Par exemple, Bronkhorst crée des fonds en relief très impressionnants, mais dans ses vidéos, cela paraît simple. Voir le processus de création amène-t-il à sous-estimer le travail de l'artiste ?

Et pour finir, je dois avouer quelque chose. En tant que personne un peu lassée de l'art contemporain et en quête de nouveauté, je ne suis pas souvent



émervillée par les artistes qui apparaissent dans mon fil Instagram. Il y en a dont j'admire beaucoup les couleurs ou le style. Mais je n'ai jamais ressenti le choc ou l'émerveillement que j'ai eu, par exemple, en découvrant pour la première fois le travail de Refik Anadol. Je dois être honnête sur ce point.

Tout cela me pousse à réfléchir encore plus à ce que l'on attend de l'art aujourd'hui. À quoi ressemble un « vrai artiste » à l'époque des *Reels* et des *likes* ? Et surtout, qui a le droit d'être vu, reconnu, ou copié ? Le monde de l'art change lentement, et pas toujours de manière juste. Mais ces nouvelles tensions nous obligent à poser de bonnes questions. Et ça, c'est déjà une bonne chose.



Simruğ Bahadır

The Phoenician Scheme vient rafraîchir l'univers de Wes Anderson en apportant une histoire nouvelle et plus intrigante, dans la

continuité de ses deux précédents films, *Asteroid City* et *The French Dispatch*. En fait, les nombreuses personnes qui avaient attendu ces deux films avec impatience avaient finalement été déçues. En particulier, le fait qu'aucun des deux n'avait remporté de prix au Festival de Cannes avait renforcé l'idée qu'ils souffraient de certaines faiblesses...

À ce sujet, je voudrais dire ceci : oui, on peut considérer que ces deux derniers films étaient un peu plus lents et peut-être moins inventifs sur le plan narratif, comparés aux œuvres précédentes du réalisateur. Mais cela n'enlève rien à leur qualité : ils restent malgré tout de très beaux exemples du cinéma propre à Wes Anderson.

Son dernier film, *The Phoenician Scheme*, a d'ailleurs réussi à obtenir enfin un prix au Festival de Cannes 2025. On peut s'arrêter un instant sur les raisons de ce succès. Dans ce film, Wes Anderson propose une narration beaucoup moins complexe que dans ses précédents travaux. Il parvient à adapter son histoire à son univers visuel si caractéristique sans jamais le trahir, tout en proposant cette fois-ci une progression beaucoup plus linéaire. Cela rend l'immersion dans le récit plus facile.

Le film commence en racontant l'histoire de Zsa Zsa Korda (interprété par Benicio Del Toro). Une fois qu'on comprend quel genre d'homme il est, on dé-

The Phoenician Scheme

couvre ses enfants, et en particulier sa fille Liesl (Mia Threapleton), qui a décidé de devenir religieuse. Résumons brièvement l'intrigue : après avoir survécu à un crash d'avion presque mortel, Zsa Zsa décide de léguer toute sa fortune à sa fille. Mais il prévoit d'abord une « période d'essai », qu'il ne mettra en œuvre que si sa fille accepte son plan.



Korda est un magnat impitoyable, un capitaliste dur, sans scrupules. Pourtant, au fil de l'histoire, on le voit passer de plus en plus de temps avec sa fille, et leur lien se renforce peu à peu. Liesl, quant à elle, est incarnée avec très peu d'émotions faciales - un choix parfaitement adapté à son personnage - et cela rend leur relation d'autant plus intrigante. Korda est un homme qui ne respecte aucune loi, toujours prêt à arnaquer ses partenaires commerciaux. Pour réaliser son fameux « projet phénicien », il cherche des associés, les uns après les autres, et l'histoire progresse sur cette base.

Comme souvent dans les films d'Anderson, le casting est remarquable. Parmi

les acteurs figurent également, en plus de ceux déjà mentionnés, Michael Cera, Riz Ahmed, Tom Hanks, Scarlett Johansson, Benedict Cumberbatch, Bryan Cranston, Mathieu Amalric, Richard Ayoade, Bill Murray, Hope Davis et Rupert Friend. Un casting pareil suffit à lui seul à justifier de voir le film, sans parler de l'univers cinématographique si singulier de Wes Anderson.

À ce stade, peut-on considérer que le film constitue aussi une critique du capitalisme et de son système destructeur ? À mon avis, oui. En consultant les critiques, je n'ai pas vu beaucoup de commentaires allant dans ce sens, mais je pense que le film aborde bel et bien la toxicité du capitalisme - un système capable de diviser même les membres d'une même famille - ainsi que des questions fondamentales comme la véritable nature de la foi.

C'est justement sur ces thématiques que je propose ici une analyse plus approfondie du récit. Si ce genre de sujets vous intéresse et si vous aimez faire des lectures plus complexes, alors la structure du film, à la fois rigoureuse et déroutante, vous y encourage fortement.

Comme dans chacun de ses films, Wes Anderson nous « rassasie » visuellement. Si vous aimez les beaux films, portés par d'excellents acteurs, soigneusement réalisés, avec une esthétique propre et une histoire à la fois originale et captivante, alors je vous recommande vivement *The Phoenician Scheme*. Et si vous êtes sensible à l'univers de Wes Anderson ou amateur de grands noms du cinéma, ce film est tout simplement incontournable.



Suphi Baykam

Dans le football, le poste façonne le corps

En travaillant dans le football professionnel, j'essaie de consulter régulièrement des études sur la performance des joueurs. L'une d'elles, menée auprès des jeunes du club turc MKE Ankaragücü, m'a particulièrement interpellé. Elle explore comment les exigences physiques varient selon le poste occupé, et les résultats sont aussi révélateurs que précieux.

Réalisée sur 38 joueurs âgés de 17 à 19 ans, cette étude montre que les joueurs de champ affichent de meilleures performances que les gardiens dans les sauts verticaux, les sprints de 20 et 40 mètres et le saut en longueur. Les défenseurs centraux brillent par leur puissance dans les duels, tandis que les latéraux allient vitesse et répétition d'efforts. Les milieux, eux, se montrent constants dans l'ensemble des tests, reflet de leur polyvalence. Les attaquants se distinguent par leur explosivité, notamment dans les courses longues.

Les gardiens obtiennent des résultats plus faibles sur ces exercices, ce qui reste cohérent avec un poste basé sur les réflexes, la coordination et la détente sur place. En revanche, les sprints très courts (10 mètres) et la VO- max ne révèlent pas de différences significatives entre les postes, suggérant que certaines qualités de base sont globalement partagées.